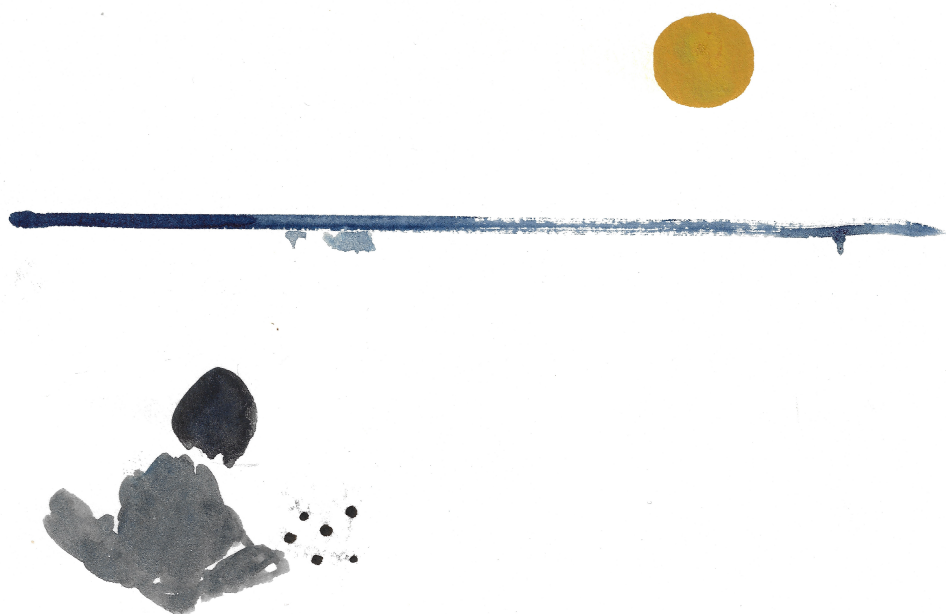


La Petite école



Revue de presse 2022

Les Productions du Verger & Visualantics présentent

Éclaireuses



Un film de **Lydie Wisshaupt-Claudel**

Image Colin Lévêque Son Thomas Grimm-Landsberg, Lucas Lebart Montage Méline Van Aelbrouck Montage Son Aïda Merghoub Mixage Senjan Jansen Etalonnage Peter Bernaers
Produit par Les Productions du Verger - Joachim Thôme & Jérôme Laffont, Visualantics - Gert Van Berckelaer, Steven Dhoedt En coproduction avec la RTBF secteur documentaire,
le CBA Centre de l'Audiovisuel à Bruxelles Avec le soutien du Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles, du Fonds Audiovisuel de Flandre (VAF)
du Gouvernement Flamand, de la Direction Générale Coopération au Développement (DGD) Avec la participation du Tax Shelter du Gouvernement Fédéral de Belgique, de Canvas



. AGENDA DU FILM .

FESTIVALS

FESTIVAL VISIONS DU RÉEL DE NYON (SUISSE)
compétition internationale - première mondiale
le 9 avril à 16h15 et le 12 avril à 14h

FESTIVAL MILLENIUM DE BRUXELLES
compétition nationale - première belge
le 6 mai à 19h au Cinéma Aventure

FESTIVAL JEAN ROUCH DE PARIS
compétition internationale - première française
entre le 5 et le 12 mai au musée du quai Branly

SORTIE EN SALLES

AU CINÉMA AVENTURE
à partir du 27 avril
avec deux soirées-débat (dates à venir)

sortie en salles dans le reste du pays
à suivre courant 2022

DIFFUSIONS EN TÉLÉVISION

SUR LA RTBF (FENÊTRE SUR DOC)
le 30 avril à 23h15
SUR ARTE BELGIQUE (TOUT LE BAZ'ART)
le 1 mai à 18h30
SUR CANVAS
date à venir

Interviews audio :

<https://www.rts.ch/audio-podcast/2022/audio/ces-documentaires-qui-racontent-le-monde-1-5-eclaireuses-de-lydie-wisshaupt-claudel-25813617.html>

<https://www.rtbef.be/article/lydie-wisshaupt-claudel-il-ny-a-rien-de-plus-qui-se-joue-entre-un-adulte-et-un-enfant-que-lapprentissage-10979200>

https://www.rtbef.be/auvio/detail_matin-premiere?id=2889767

<https://www.rtbef.be/article/eclaireuses-de-lydie-wisshaupt-claudel-a-la-decouverte-d-une-ecole-pas-comme-les-autres-10982186>

<https://bx1.be/categories/news/le-documentaire-eclaireuses-se-penche-sur-la-scolarisation-des-enfants-provenant-de-zones-de-conflit/>

https://www.rtbef.be/auvio/detail_tendances-premiere?id=2890596

<https://www.radiopanik.org/emissions/les-promesses-de-l-aube/eclaireuses/>

https://www.rtbef.be/auvio/detail_au-bout-du-jour?id=2898949

**LE TEMPO
DES PETIT·ES**
L'ENFANT ÉVOLUE À SON
RYTHME ET C'EST NORMAL !

P.8



**SEUL·E SUR
LE CHEMIN DE L'ÉCOLE**
L'AUTONOMIE ENTRE SÉCURITÉ
ET ACCOMPAGNEMENT

P.12



**LITTÉRATURE
JEUNESSE**
DES CONTES EN MODE
SENS DESSUS DESSOUS

P.30



le ligueur

Les parents s'y retrouvent.

DEUX FOIS PAR MOIS | 73^e ANNÉE | 2,50€ |
DÉPÔT POSTE À BXL X | LE LIGUEUR
| 109 AVENUE ÉMILE DE BECO | 1050
BRUXELLES | WWW.LELIGUEUR.BE

7

06
04
22

BUDGET SOUS TENSION VOICI NOS FILONS

ALIMENTATION

LOGEMENT ET ÉNERGIE

TRANSPORTS





Petite école, grande résonance

Projet pédagogique inspirant, la Petite École est au centre d'un film intitulé *Éclaireuses*. Celui-ci sort en salle ce mois-ci et met en relief le travail de deux enseignantes soucieuses de venir en aide aux enfants exilés, mais aussi de questionner le système scolaire.

Par Thierry Dupièreux

La porte s'ouvre et se ferme. Le bruit de la ville rentre. Le froid ou la chaleur, aussi, furtivement, en fonction des saisons. À l'intérieur, toujours, cette sensation de cocon. Là, des enfants. Souvent ballottés par l'exil, venus d'un peu partout, entourés de Marie et Juliette. Dehors, quelques lettres en façade qui en disent beaucoup et peu à la fois sur le projet qui s'épanouit dans cette maison au centre de Bruxelles : « La Petite École ». Cette porte, Lydie Wisshaupt-Claudet lui a donné sa place dans son film. « Cette école est ouverte sur la rue, il fallait jouer avec le langage cinéma pour rendre ça. Donner l'idée de refuge ». Ce n'est pas la moindre des qualités de ce long-métrage : donner à voir ce lieu avec respect, empathie et intelligence. Le film s'est construit sur un « temps long » comme aime à le répéter la réalisatrice. Cela se sent. Cela se voit.

« Dans mes films précédents, je n'étais pas dans cette temporalité-là. J'étais sur des territoires où je ne restais pas longtemps. Les personnages ne faisaient que passer. Ici, une autre relation s'est nouée. Une relation d'intimité et de confiance très forte. Quelque chose de complètement inédit pour moi. »

Se donner le temps. Cela traverse le film. Dans sa conception même, mais aussi dans le projet qu'il explore. S'il est diffusé en ce printemps 2022, l'idée qui préside à sa naissance remonte à l'automne 2015. Cette année-là, la crise migratoire, amplifiée par les conflits en Syrie, secoue les consciences.

Lydie Wisshaupt-Claudet, en parcourant la page Facebook de la Plateforme Citoyenne, est confrontée à la Petite École. Elle est séduite par les mots et les images qui décrivent cette initiative toute récente. « Je leur ai dit que j'étais dans le cinéma. Que je pouvais les soutenir d'une manière ou d'une autre dans leurs démarches. J'avais imaginé des ateliers vidéo ou quelque chose comme ça ».

Puis, l'idée d'un film fait son chemin. « Au départ, Marie et Juliette m'ont dit qu'il n'y avait pas de place pour une caméra dans leur salle de classe. Elles voulaient protéger les enfants d'un regard extérieur qui risquait de leur faire du mal. On a appris à se connaître. Ensuite, elles m'ont dit : 'D'accord, mais tu dois venir dans l'école, t'inscrire dans son espace. Te rendre utile, pas pédagogiquement, mais si tu vois qu'il n'y a plus de papier toilette, ben, il faut

le remplacer. S'il faut passer le balai, tu passes le balai. Et puis, prends ton carnet de notes, cela nous sera utile d'avoir un regard extérieur. Dis-nous avec tes mots ce que tu vois. Que quelqu'un nous observe, c'est important pour nous'. Une relation de confiance s'est installée ». Au final, le tournage a duré deux ans et demi.

UN SAS NÉCESSAIRE

Cette Petite École racontée dans le film pose des questions, beaucoup de questions. Sur notre société. Sur l'école. Marie Pierrard et Juliette Spirlet, les Éclaireuses, ont lancé leur projet pour venir en aide aux enfants non scolarisés, souvent issus de l'exil, déracinés. Plus de 130 petit-es élèves sont déjà passés par là, venus de Syrie, d'Érythrée, d'Afghanistan, du Maroc, de Palestine...

Depuis le tournage du film, Juliette a quitté la Petite École pour rejoindre l'enseignement traditionnel. « La Petite École n'est donc plus tout à fait la même, explique Marie Pierrard. Sur certains points, voir ce film était donc très émouvant. C'était retourner aux origines ».

Entretemps, l'équipe est passée de deux temps pleins et demi à trois et demi. « C'est aussi la première année où on est reconnu officiellement par l'obligation scolaire. C'est important pour nous et pour les familles, parce que ça les met dans le circuit institutionnel. C'est déjà énorme en soi ».

Le projet a donc évolué. Un des faits marquants, l'engagement de deux artisans professionnels. Marie explique : « Un ébéniste et une céramiste donnent cours aux enfants. On voulait, depuis le début, des ateliers demandant un travail manuel. Au-delà du contact bénéfique avec la matière, cela nourrit des apprentissages plus intuitifs. Les enfants mesurent, pèsent, travaillent la psychomotricité fine en n'ayant pas l'impression d'être dans un apprentissage scolaire ».

Cet apprentissage particulier est au cœur du film. On voit les dispositifs mis en place par Juliette et Marie. Le soin apporté au lieu qui va de pair avec la démarche de l'équipe. L'accompagnement des enfants s'étale, généralement, sur une année avant que les enfants ne soient prêts. Tiens justement, ce moment où l'enfant est prêt, comment se manifeste-t-il ? « Lorsqu'ils se sont approprié le rythme de la journée et l'espace-temps de la Petite École, répond Marie. Si on les sent à l'aise, apaisés et qu'ils arrivent à anticiper les moments de la journée. Souvent aussi, on sent qu'ils sont prêts lorsqu'ils commencent à exprimer leur souhait d'aller à la grande école. Il y a aussi des petits signes révélateurs, comme quand ils en viennent à nous imiter, à prendre nos rôles... »

Cette appropriation du temps, ces jeux de rôles sont bien rendus dans le film. La réalisatrice est parvenue à faire oublier sa caméra. Résultat, on a l'impression d'observer sans filtre. « Il fallait que je m'impose, détaille Lydie. En silence, en toute discrétion. Et ça a fonctionné. Concernant les enfants, il y avait de la curiosité. Mais ils ne posaient pas devant la caméra, c'était plutôt 'Montre-moi comment ça marche. Très vite, même les parents nous ont acceptés. Cette confiance acquise par la constance de la relation a beaucoup joué ». Même si Lydie Wisshaupt-Claudiel a été discrète, Marie concède que la caméra a peut-être parfois modifié son comportement. « Je pense que la présence de la caméra a obligé à une grande patience. Je ne suis pas toujours aussi calme que dans le film. Certaines de mes connaissances qui l'ont vu m'ont dit qu'elles attendaient de me voir craquer. Cela n'a pas été le cas. En fait, le film m'a permis de voir à quel point le calme se transmet aux enfants. Je le vois encore aujourd'hui, si un membre de l'équipe est

plus nerveux, les enfants le sentent, quelque chose se propage. Je savais tout cela, mais ce film l'a transformé en point d'attention ».

LA RELATION, PLUS QUE LE PROGRAMME

Si la Petite École est le cadre essentiel du documentaire, parfois on quitte le cocon pour des séances plus académiques avec des acteurs et actrices de l'école, des chercheurs et chercheuses. « J'ai senti qu'il fallait suivre Juliette et Marie dans leurs démarches. C'était dans l'ordre de la narration, détaille Lydie. Cela permettait aussi de chercher de la matière pour comprendre le projet, les enjeux. C'était passionnant ». Car si la Petite École est un projet en soi, il a en lui les germes d'un projet de société. « Ce qui est intéressant, relève Marie Pierrard, c'est de voir infuser ce qui se passe ici, que ça résonne auprès d'autres enseignant·es dans l'approche de leur métier. Rien que le fait qu'on existe pose des questions à l'école. Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas prendre en charge ce type d'enfant ? Je crois que la Petite École a permis une prise de conscience, une mise en lumière de ces enfants-là. Elle permet d'apporter des réflexions qui peuvent être retravaillées au sein des institutions ».

TÉMOIGNAGE

Lydie Wisshaupt-Claudiel,
réalisatrice

MODIFIÉE EN TANT QUE PARENT

« Ce film m'a modifiée à tout point de vue, confie Lydie Wisshaupt-Claudiel. En tant que parent notamment. Dans le film, quand Juliette est au groupe de recherche universitaire, elle dit : 'Finalement, je crois qu'il n'y a pas grand-chose qui se joue entre un adulte et un enfant à part l'apprentissage'. Dans mon quotidien de parent, cela se traduit par : 'Comment me comporter avec mes filles de telle sorte que je sois en accord avec moi-même ?'. Si j'ai envie de leur inculquer la douceur ou l'importance de la liberté, il faut que je respecte cela moi-même. Sans ça, les injonctions contradictoires guettent. Cette phrase est là pour me rappeler la bonne attitude. »

Et on en revient au début du projet, à l'origine. Marie explique que tout s'est mis en place sur la base d'un constat et d'une pratique commune avec Juliette lorsqu'elles étaient enseignantes dans le traditionnel.

« La solution pour moi, c'est d'être davantage dans la relation. Pas dans le programme à tout prix. C'était notre option à Juliette et moi lorsque nous nous sommes rencontrées. On voulait travailler la relation. Pour pouvoir aller, ensuite, vers l'apprentissage. Mais, c'est très compliqué, aujourd'hui, d'accorder du temps à la relation en osant s'écarter du programme ».

Marie a conscience que le cadre particulier de la Petite École permet cette démarche. Un cadre difficile à répliquer dans le classique. Néanmoins, au vu du film, on ne peut s'empêcher de penser que ce laboratoire pédagogique qui questionne le système scolaire relève de l'absolue nécessité. ●

L'ACTU

LES ENFANTS VENUS D'UKRAINE

« Les enfants ukrainiens ne rentrent pas dans notre dispositif parce qu'ils ont souvent déjà été scolarisés », explique Marie Pierrard de la Petite École. Par contre, la question de leur accueil reste importante. Se pose notamment la notion de temps de pause entre leur arrivée et l'inscription dans un établissement scolaire. On est souvent trop dans la notion d'urgence de la scolarisation. Pour certains, oui, cette remise immédiate dans le circuit permet de ne pas penser. Mais il faut faire attention. Quitter sa maison, cela représente déjà un trauma en soi. À l'école, la santé mentale est souvent une grande oubliée, il n'y a pas forcément d'attention à ça. Ici, à la Petite École, on travaille beaucoup la question de la socialisation parce que ce sont souvent des enfants qui restent au sein de leur famille, et la question de l'autre reste compliquée. Pour l'instant, on a deux enfants peuls. Quand je vois le moment où ils sont arrivés l'année dernière et le chemin qu'ils ont parcouru, c'est très parlant. »



The voice of the European documentary trade

SIGN UP FOR OUR NEWSLETTER



NEWS REVIEWS VISIONS DU RÉEL 2022

Visions du Réel review: Éclaireuses by Lydie Wisshaupt-Claudé



Kees Driessen



April 10, 2022 at 9:26 am



There is a small sandpit inside the Petit école (or ‘little school’) in Brussels. It is an apt metaphor for the school itself. A sandpit has clear boundaries, but within those boundaries there is room for playful freedom – just as in the Petit école, which began life in 2015 and is targeted at children aged 6 to 15 who never went to school before and for whom simply showing up at the right time and doing basic activities with the teachers and other pupils is already a big step towards socialisation.

Many of these pupils come from Syria, we hear. A traumatic past of war and exile, combined with the possible cultural and social differences in the way school is perceived as an institution, prevent many children from entering the Belgian school system. Which is where Marie Pierrard and Juliette Pirlet come in.

The Petit école is the women’s own invention, it appears, and, like the children, also falls outside of the system. Which is both a curse, as they struggle to secure funding, relying partly on private donors, and a blessing, as it frees them from the kinds of regulations and testing requirements that these children are not yet ready for – if indeed, as is

remarked at one point, they ever will be.

Still, the school's *raison d'être* has to be to prepare these children for entry into the traditional schooling system, as long as they receive some form of official financial support, which they do. But you can feel that Pierrard and Pirlet would rather, while they're at it, change the whole system as well.

Which makes the sandpit also a metaphor at another level. It seems to be how Pierrard and Pirlet see education for *all* children – not just the refugees who make up the bulk of their pupils. Setting clear boundaries, certainly. But within those boundaries a lot of individual freedom. Looking at what children *can* do. Instead of, as traditional schools are used to doing with their entry tests (which, of course, were never meant for traumatised refugee children in the first place), looking at how far they are supposedly 'behind' – a frustrating, demotivating and even humiliating experience that disregards these children's knowledge and skills.

For now, Pierrard and Pirlet's goal is to provide the children with a sense of trust and daily rhythm. And to get trust, you have to give trust. In one striking scene, a young child who is overly energetic and disruptive is taken outside, to a little courtyard, where it can hammer some nails in a board to cool off – with Pierrard holding the nails between her fingers, fully trusting the child to strike the nail and not her. The necessary focus, it appears, being exactly what the child needs to calm down.

Brussels-based director Lydie Wisshaupt-Claudel's observational documentary is full of such scenes, in which Pierrard and Pirlet interact with the children, carefully guiding them towards some activity or a measure of concentrated effort. These scenes are, of course, endlessly

fascinating and there is no reason we will ever see the last of the observational documentaries on school life which, at least since *Être et avoir* (Nicolas Philibert, 2002), has been a genre staple (last year's *Herr Bachmann and his Class* by Maria Speth being another fine example.)

The main difference with those documentaries is that *Éclaireuses* focuses more on the conversations and discussions Pierrard and Pirlet have with other adults, in which they elaborate on their pedagogical ideas. Here, however, the choice of a purely observational stance runs into problems. Apart for some very basic descriptions (such as 'a research group' or 'open doors for professionals'), it isn't very clear what the status of these discussions is. Or, for that matter, of the Petit école itself. How successful is this project? How many children do go on and enter the school system? How many give up? What do the parents think? And how experimental is the school, exactly? Are Pierrard and Pirlet making it up as they go along or are they applying existing methods?

To take one example: when two boys fight, instead of trying to stop them, they are led to a corner where they have to follow certain rules, like counting down before they start and stopping when the other one falls – but apart from that, they can still hit and kick each other. The kids seem to enjoy their little kickboxing match, but from a pedagogical point of view, I'm sure there is room for debate. Including whether and how this method is preparing them for life within the traditional school system.

So, what do other professionals think? It seems unlikely they all agree with Pierrard and Pirlet's approach – there are few fields with such passionate disagreements between well-intentioned professionals as the education system. But even during the aforementioned discussions, the documentary

mostly limits itself to what Pierrard and Pirlet have to say, thus avoiding real debate. And of course, none of the other professionals gets to be interviewed on the subject. Because that wouldn't be observational.

While the observational method fits the interaction between teachers and pupils very well, it becomes more frustrating when the documentary starts adding these institutional and pedagogical layers. Those ask for a more analytical approach, with pros and cons, providing the viewer with more background information and context. Following Jean Vigo's definition of documentary cinema as a "documented point of view", we can say the filmmakers fully align their point of view with that of their protagonists. Leaving the viewer little room to question that position and form their own opinion.

As a social and educational mirror, however, *Éclaireuses* shines a deserved light on two teachers who lovingly, patiently, and professionally take care of children who have fallen through the cracks of the system. At this level the documentary is illuminating and instructive, especially now that a new refugee drama is unfolding in Europe.

Belgium, 2022, 90 minutes

Director Lydie Wisshaupt-Claudel

Production Les Productions du Verger

Producer Joachim Thôme

International sales CBA

Cinematography Colin Lévêque

Editing Méline Van Aelbrouck

Sound Thomas Grimm-Landsberg, Lucas Lebart

With Marie Pierrard, Juliette Pirlet

Vu à Visions du réel : « Éclaireuses » de Lydie Wisshaupt-Claudel

• Timé Zoppé - 2022-04-11

Plongée dans un dispositif unique, une structure artisanale qui accueille des enfants jamais scolarisés, « Éclaireuses » est un documentaire indispensable qui bouscule toutes les idées préconçues sur l'apprentissage et ouvre la voie pour repenser le système scolaire en profondeur.

À Bruxelles, Marie et Juliette, deux enseignantes douées d'une détermination hors-du-commun, ont fondé une structure inédite, La Petite École, qui accueille des enfants de 6 à 15 ans n'ayant jamais été scolarisés. Souvent, ils et elles ont connu la guerre et l'exil, comme ces petits Syriens qui sont la majorité des « élèves » de cette classe très spéciale. Pendant des années, la documentariste Lydie Wisshaupt s'est immergée dans cet espace exigu (une grande pièce, une plus petite, une cuisine et une étroite cour intérieure) donnant sur une route pleine de voitures – au bord du danger, raccord avec la façon dont ces enfants ont appris à vivre.

Chaque jour, inlassablement, avec des micro-moyens, Marie et Juliette pensent et repensent la pédagogie, l'approche, les jeux, les mots à adopter avec eux. En tout premier lieu, elles ne leur apprennent pas à lire et à compter, encore moins le français, mais à maîtriser le temps, à structurer et découper leur journée en différentes activités. À ne plus flotter mais s'ancrer dans le présent. Car pour ces enfants déracinés, violentés et traumatisés, le poids du passé est écrasant.

Rien ne leur a été donné pour se penser comme des êtres à part entière et encore moins pour se projeter dans le futur. La grande révolution, au sens propre, des deux enseignantes, c'est que ce sont elles qui s'adaptent aux besoins des enfants et non l'inverse. Ainsi dans la superbe scène d'ouverture qui montre un petit céder à ses pulsions de destruction : il commence à frapper, casser tout ce qui l'entoure, ne disposant pas encore d'autre moyen pour traduire ses émotions.

Aucune punition ne lui est infligée, au contraire. Marie l'emmène dans la cour et lui fait clouer des planches, laissant ses propres doigts sous la menace du marteau – à l'exact limite entre danger et confiance –, prouvant au final qu'avec cette méthode, tous s'en sortent intacts, peut-être même un peu réparés.

À force de réfléchir en-dehors des cases, aussi au sein de groupes de réflexion avec des chercheurs en éducation, Juliette et Marie ont forgé à la sueur de leur front des nouveaux outils et approches bien plus adaptés aux enfants que le système scolaire rigide auquel leur Petite École les prépare pourtant. Et contre lequel certains butent ensuite ou dont ils décrochent, soudain bêtement évalués sur une liste de compétences fixes, des tests qui leur infligent une nouvelle humiliation souvent insurmontable. Le travail amorcé par le duo d'enseignantes est titanesque ; et se pose comme la pierre angulaire qui permettrait de faire enfin évoluer, enfin, l'école dans son ensemble.

Lydie Wisshaupt-Claudiel : "il n'y a rien de plus qui se joue entre un adulte et un enfant que l'apprentissage"

Ce samedi dans *La Couleur des Idées*, Pascale Seys reçoit la documentariste Lydie Wisshaupt-Claudiel. Son dernier film, *Eclaireuses* (dont la sortie en salle est prévue le 27 avril au Cinéma bruxellois Aventure) rend hommage à deux femmes et à leur travail : Marie et Juliette, toutes deux enseignantes. En 2015, au plus fort de la crise migratoire des réfugiés syriens, elles font le choix de quitter l'enseignement classique. L'Ecole éphémère, destinée à l'accueil des enfants et de leurs familles, voit le jour le parc de la Rosée à Anderlecht. En janvier 2017, en plein cœur des Marolles, c'est au tour de la Petite école d'ouvrir ses portes. Pensé pour accueillir les réfugiés mineurs "**âgés de 6 à 15 ans**" et dépourvus de passé scolaire, ce lieu est un véritable laboratoire pédagogique qui évolue au jour le jour en fonction de ceux qui se trouvent dans ses murs et de leurs besoins. Néanmoins, l'on y respecte un principe constant, celui de la ritualisation des actions et de leur inscription dans le temps en le "**saucissonnant**" selon le mot de Juliette. Le but ?

Donner un cadre, vecteur d'apaisement, aux enfants qui ont en trop souvent été privés du fait de leurs parcours. La Petite école est aussi un sas de décompression avant l'entrée dans la grande école, un lieu fait pour que familles et enfants apprivoisent l'institution et se délestent de leurs craintes car il est difficile de quitter le cocon familial quand on a connu la guerre puis le chemin de croix de l'exil et enfin, une terre d'accueil, la Belgique, parfois vécue comme peu chaleureuse par ceux qui y viennent pourtant dans l'espoir d'y trouver refuge...

Au commencement était la route

Le voyage tient une grande place dans le parcours de Lydie Wisshaupt-Claudiel. En 1999, alors âgée de dix-huit ans, elle quitte son **Paris** natal pour les **Etats-Unis** poussée par la découverte de la série culte de **David Lynch** *Twin Peaks*. "*Un des univers fondamentaux dans mon attirance pour ce pays*", précise-t-elle. Elle y passera un an, scolarisée dans un lycée du **New Jersey**, une expérience qui la marque profondément. Alors qu'elle est aux Etats-Unis, **la tuerie de Columbine** éclate.

Suite à cela, bien qu'étant dans le New Jersey et non pas dans le Colorado (lieu de la fusillade, ndlr), j'ai expérimenté la paranoïa nationale au sein d'une école quotidiennement et la violence qui peut en découler ce qui m'était inconnu en France. Cela a créé en moi une interrogation profonde sur les rapports sociaux, en particulier au sein du milieu scolaire.

En 2001, elle s'installe à **Bruxelles** pour suivre des études de montage à l'**INSAS** (Institut National Supérieur des Arts du Spectacle). En 2004, elle décide de consacrer son mémoire de fin d'études à la façon dont des cinéastes reconnus ont "*filmé l'ailleurs*". Elle s'interroge : que produirait-elle comme images si elle était y plongée ? Lydie Wisshaupt-Claudiel se rend en **Islande**, de là naîtra en 2006 un premier film, *Il y a encore de la lumière*, journal de son voyage en solitaire. En 2012, elle retourne aux Etats-Unis, cette fois sur la côte ouest qu'elle arpente sur 8000 kilomètres, "*des forêts de l'Etat de Washington aux déserts de Californie et du Nevada*". De ce long périple, elle tire *Sideroads*, où avec son compagnon, "*elle part à la rencontre de citoyens américains, qui oscillent entre foi et désillusion et questionnent le mythe face à leur réalité*". Lydie Wisshaupt-Claudiel n'en a toujours pas fini avec cette Amérique qui la fascine tant. Dans *Killing Time* (2015), elle décrit le quotidien d'une petite ville militaire de **Californie** qui côtoie une vaste base de marines. Tout au long de l'année, celle-ci accueille de jeunes hommes de retour **d'Irak ou d'Afghanistan** qui, entre permissions et entraînements, "*tuent le temps*" dans un décor ressemblant à s'y méprendre à

celui du front qu'ils viennent de quitter et qu'ils vont retrouver d'ici peu. Enfin, dans *Eclaireuses*, c'est une autre face de la guerre qu'elle donne à voir : celle des familles syriennes en exil en raison des atrocités commises dans leur pays d'origine et les conséquences sur elles de ce départ forcé, en particulier sur les enfants qui, "à l'arrivée", manquent de codes, de repères et de liens.

Le cinéma direct comme école

Dans *Eclaireuses*, Lydie Wisshaupt Claudel montre la difficulté de définir ce lieu qu'est la Petite école et ce que Marie et Juliette y font. Tenter de circonscrire cet espace semble presque impossible tant ce qui s'y passe est mouvant. La Petite école semble se définir uniquement par ce qu'elle n'est pas et ce à quoi elle ne tente pas de se substituer, c'est-à-dire la grande école, celle reconnue par l'institution. Il n'y a ni musique, ni voix off dans *Eclaireuses*, Lydie Wisshaupt-Claudel ayant souhaité *"que les images parlent d'elles-mêmes"*. Pas question de transformer le réel, au contraire, il faut le laisser advenir ! *"Si de fait, la présence de la caméra influe sur ceux qui sont filmés, le but reste tout de même de tendre un maximum vers le fait de ne pas altérer le réel"*, explique la réalisatrice. Elle résume sa démarche : *"On observe et ensuite on construit quelque chose"*. Cela nécessite un temps long et plusieurs étapes : le temps de se faire une place, nécessaire pour que les enfants reconnaissent l'équipe de tournage comme faisant partie intégrante du lieu, le temps du tournage lui-même et enfin le temps du montage, considéré par Lydie Wisshaupt Claudel comme fondamental dans l'écriture du film.

Déplacer le regard

Bien que "non interventionniste", le cinéma de Lydie Wisshaupt-Claudel fait faire aux spectateurs un "pas de côté", son film déplaçant notre regard. Ce qui nous paraît familier permet d'être réinterrogé par le cinéma. Le système scolaire actuel est-il prêt à accueillir des enfants qui ne connaissent pas l'école ? Est-ce normal qu'au bout de deux mois et demi, le congé maternité terminé, nous confions nos enfants à d'autres adultes en crèche qui vont s'en occuper ?

On est conditionné à penser que c'est habituel et que c'est ce qu'il y a de mieux, de bon et de bien mais c'est relatif ! Une fois qu'on se décentre un peu de ça, on se demande si du coup l'institution peut s'adapter à d'autres pratiques. Au-delà des parcours et des difficultés de ces enfants spécifiques (ceux accueillis à la Petite école, ndlr), la question qui se pose finalement c'est : Est-ce qu'il n'y a que ce modèle qui vaille ?

Lydie Wisshaupt-Claudel déclare avoir été bouleversée par la réalisation de ce film : *Cela m'a transformé à jamais de voir ces deux femmes être en relation comme elles le sont avec ces enfants. Ça me questionne tous les jours sur mon rapport avec mes filles : comment me comporter avec elles ? Comment leur parler ? Dois-je avoir le contrôle sur elle ? Dois-je décider de tout ? Finalement c'est un questionnement aussi personnel qu'universel. Comme le dit Juliette, il n'y a rien de plus qui se joue entre un adulte et un enfant que l'apprentissage. Je les ai vues toucher à quelque chose d'essentiel qui dépasse les cultures, les frontières, les langues... et les siècles.*

Un entretien mené par Pascale Seys à écouter sur Musiq3 ci-dessous

Samedi 23 avril 2022

Une école pas comme les autres



La Petite école, c'est une école différente. C'est une école qui... prépare à l'école. Elle accueille des enfants issus de l'exil qui n'ont jamais – ou peu – été scolarisés. Elle les prépare à intégrer le système scolaire ordinaire. C'est un projet pensé et mis sur pied par deux institutrices, Marie et Juliette. Nous avons rencontré Marie, dans le cadre de la sortie du documentaire « Éclaireuses », qui raconte cette belle histoire.

La genèse du projet

Marie et Juliette étaient profs dans une école secondaire professionnelle. Marie enseignait l'histoire de l'art et Juliette le français. Dès leur rencontre, elles ont l'envie de développer ensemble d'autres manières de « faire école ». Elles fondent alors Red//Laboratoire pédagogique, une asbl qui propose des dispositifs « à la frontière entre l'art et la pédagogie ». Elles donnent par exemple cours dans des musées et dans la rue...

En été 2015, Marie et Juliette font la rencontre de familles syriennes dans le Parc de la Rosée, à Anderlecht. Ces dernières leur demandent si elles peuvent donner cours à leurs enfants, pas encore scolarisés. « *C'est cette rencontre qui est à l'origine de la création de la Petite école, en 2017* », nous explique Marie (au milieu sur la photo) le sourire aux lèvres.



Quelques membres de l'équipe de la Petite école

Le projet pédagogique

La « grande école » peut susciter des peurs, des angoisses auprès des enfants. Pour y remédier, la petite école propose une première expérience de l'école et de ses codes : la structuration du temps, de l'espace, des rôles... dans un espace accueillant, au cœur du quartier des Marolles, à Bruxelles.

A travers des ateliers créatifs de théâtre, de menuiserie, de cuisine, de céramique... les enfants s'expriment, se socialisent, tout en ayant un accompagnement individuel. « On y travaille beaucoup la résilience et la confiance en soi. » A la Petite école, on associe aussi des moments d'apprentissages formels avec des moments plus informels : des repas, des charges ménagères, des rituels...



Les enfants de l'exil

La plupart des enfants accueillis présentent des fragilités comportementales et cognitives liées à leur histoire particulière, mais n'ont pas des troubles d'apprentissage ou des problèmes psychiques. Dans l'enseignement ordinaire, ils sont voués à des parcours difficiles. Parfois même à l'échec ou la réorientation vers l'éducation spécialisée. La Petite école permet à ces enfants qui souhaitent suivre une scolarité ordinaire de le faire, sans se substituer à l'école, mais en la rendant possible.

« L'objectif est de les aider à prendre en main leur destin, malgré ce qui leur est arrivé. »

Marie Pierrard

Actuellement l'établissement accueille 12 enfants, de 6 à 16 ans. Mais depuis sa création, plus de 130 enfants sont passés par la Petite école. Ils sont arrivés par différents biais : antennes scolaires, centres de santé mentale, SAJ, équipes mobiles... Ils sont originaires de Syrie, d'Iran, d'Afghanistan, de Palestine, du Rwanda, du Sénégal, du Maroc, de Roumanie... Les enfants y sont scolarisés en moyenne un an.

Le blog de la Petite école

On y retrouve des textes rédigés par les éducateurs, désireux notamment de partager les petites choses qui surgissent au quotidien et les transformer en anecdotes. Celle-ci est intitulée « #La Petite école : tracer » : *Thierno s'attarde à la table rouge, il prend mon carnet de notes et il trace des lignes d'écriture fines, il imite ma concentration quand j'écris en penchant la tête de côté et en pinçant les lèvres. Il m'indique ce qu'il a tracé et me demande : « c'est quoi ? ». Je regarde attentivement et je lis : « Corentin... a fait... beaucoup... de bêtises ! ». Thierno ouvre les yeux grand et crie de surprise et d'amusement. Quoi ! Il court montrer à Corentin ce qu'il lui est arrivé d'écrire. On fera ce jeu beaucoup de fois encore. Bien sûr, il ne sait pas encore écrire, et pourtant combien de tracés sur Corentin il a écrit, en tenant le stylo avec concentration.*

Pour découvrir le blog, cliquez [ici](#).

Un laboratoire de recherche

La Petite école est aussi une école pour les grands. « C'est un véritable laboratoire de recherche », nous explique Marie. « L'objectif est de réfléchir avec les enfants qui n'ont jamais été à l'école à ce que pourrait être une école. » Depuis le jour de sa création, l'équipe tient des réunions pédagogiques hebdomadaires, organise des formations spécifiques, des séminaires thématiques... Elle échange souvent avec des professionnels de champs divers tels que les sciences de l'éducation, la philosophie, la psychologie, la littérature, le théâtre, les arts plastiques,...

Le documentaire « Éclaireuses »

En été 2015, en pleine crise migratoire, parcourant la page Facebook de la Plateforme Citoyenne à la recherche d'un contact, la réalisatrice Lydie Wisshaupt-Claude tombe sur un lien vers le blog de La Petite école. Le projet attire son attention. L'envie d'un film est née. 5 ans plus tard, le documentaire « Éclaireuses » voit le jour. « Il y a souvent une rencontre derrière un premier geste de film. A l'origine de ce documentaire, il y a celle avec Marie et Juliette. » explique Lydie Wisshaupt-Claude. « J'ai été saisie par leur puissance, leur lumière. Réunies corps et âme dans une entreprise dépassant les questions pédagogiques, humanitaires et sociales, Juliette et Marie me sont tout de suite apparues comme des personnages qui méritaient d'être racontés. »

<https://www.rtbf.be/article/lydie-wisshaupt-claudel-il-ny-a-rien-de-plus-qui-se-joue-entre-un-adulte-et-un-enfant-que-lapprentissage-10979200>

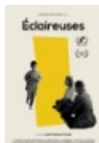
25/04/2022 : Ioanna GIMNOPOULOU

La Petite École : « Ici, on ose prendre le temps »

CINÉMA ★★☆☆

La Petite École à Bruxelles accueille des enfants sans passé scolaire. Le documentaire « Éclaireuses » met le projet et ses fondatrices en lumière.

Un sablier, des crayons de couleur, des bancs en bois. Des enfants jouent, racontent ou font la sieste. À leurs côtés, deux femmes leur parlent, les accompagnent. Les images qui ouvrent *Éclaireuses* de Lydie Wisshaupt-Claudé, capturées dans un espace situé dans les Marolles au cœur de Bruxelles, évoquent la scolarité. Mais il ne sera pas question ici d'examens, de punitions ou de contrôles. Fondée par deux enseignantes en 2016, la Petite École est un espace pédagogique et thérapeutique de préscolarisation. Unique en son genre, il



accueille, en groupe réduit, des enfants entre 6 et 16 ans qui n'ont jamais été scolarisés. Souvent, ils sont issus de l'exil et ne savent ni lire ni écrire. Du lundi au jeudi, toute l'année scolaire, cet espace offre un temps d'adaptation et de résilience, entre l'exil et la scolarisation qui les attend. « Ici, on ose prendre le temps », développe Marie Pierrard, une des cofondatrices de cette initiative pédagogique et citoyenne. *Le temps de regarder autrement les mondes qui s'entremêlent et chercher des points de rencontre possibles, qui sont d'autant moins évidents quand l'école ne va pas de soi. On vit dans une époque de « zapping », et prendre ce temps amène un autre regard. »*



La Petite École accueille des enfants entre 6 et 16 ans jamais scolarisés, souvent issus de l'exil.

Un autre rapport au monde

Prendre le temps, c'est aussi ce que fait le film. En observant les enfants dans cet espace, les interactions avec les adultes, mais aussi les moments de recherche et de réflexion des enseignantes sur leur travail. Pourtant filmer la Petite École n'était pas évident : « On a refusé plusieurs fois », ex-

plique Marie Pierrard, qui pensait que ce serait impossible pour la réalisatrice de s'installer dans cet espace avec sa caméra. Mais celle-ci a pris le temps aussi : tourné sur le cours de trois années scolaires, le film est aujourd'hui « intégré dans le volet de recherche du projet. Le film sert aussi d'outil pédagogique », conclut Marie, qui espère que le film

« Éclaireuses » ouvre une porte mentale aux spectateurs sur d'autres rapports au monde.

et le projet mettent en lumière l'importance de ces enfants, et rappelle l'importance d'accueillir correctement afin de trouver les points communs derrière nos apparentes différences.

Éclaireuses ouvre une porte mentale aux spectateurs sur d'autres rapports au monde, et questionne en creux les écueils de nos institutions, souvent inadaptées à la complexité que représente un humain en devenir.

ELLI MASTOROU

» « Éclaireuses » de Lydie Wisshaupt-Claudé. Documentaire. Durée : 1 h 30. En salles ce mercredi et sur La Trois, le 30 avril à 23 h 15.

« Éclaireuses », lumière sur un lieu inspirant

Le Suricate Magazine : <https://www.lesuricate.org/eclaireuses-lumiere-sur-un-lieu-inspirant/>

Né d'une vive attraction et d'une rencontre hasardeuse, le projet *Éclaireuses* est hybride, le dialogue entre pédagogie, œil cinéphile et questionnements sociologiques en font une pièce cinématographique d'une vive actualité. Ce sont des moments doux et sensibles que Lydie Wisshaupt-Claudel retranscrira à l'écran pour cerner la notion d'école et de la place qu'on lui accorde.

La jeune réalisatrice a d'abord un coup de cœur pour le blog de l'école éphémère, elle y lit – en plus des ambitions de pédagogie alternatives – une volonté poétique de lier texte et image et ressent l'envie d'aller pousser la porte de cet espace singulier. C'est d'abord à un refus qu'elle se heurte lorsqu'elle va à la rencontre de Juliette et Marie sont alors en phase transitoire. En effet, leur démarche pédagogique est avant tout basée sur la confiance mutuelle, cette confiance fragile et difficile à acquérir est précieuse et ne doit pas être brisée par une caméra et l'équipe qui l'accompagne, même si elles en reconnaissent l'intérêt artistique et social. La seconde interaction des trois jeunes femmes est le fruit du hasard, dans la rue Lydie les abordent, poussée par une force magnétique. Cet événement fortuit permet aux deux professeurs de percevoir ce projet sous un angle différent. Après plusieurs temps de réflexion collectif, un processus est mis en place : Lydie viendra s'intégrer au lieu, en y participant activement, pas en tant qu'enseignante, mais plutôt comme une aide extérieure, permettant aux enfants de se sentir à l'aise avec sa présence. Le contexte de la rentrée fait qu'elle est acceptée avec fluidité par les nouveaux arrivants. La caméra intrigue peu les jeunes gens qui vaquent aux activités scolaires sans timidité. À contrario elle produit chez les deux enseignantes un sentiment curieux, un professeur n'est en effet pas habitué à exercer son activité sous le regard attentif d'un autre adulte, excepté dans le cadre oppressant d'une inspection. Le temps fera son effet et son équipe se fondera par la suite dans le décor ne perturbant en rien la sérénité du lieu.

L'objectif du film-documentaire et d'évoluer dans un cadre sécurisant afin de filmer des moments authentiques. Plusieurs sessions de tournage se réalisent donc durant deux ans et demi permettant à la caméra de capturer une vision globale et subtile à la fois. Le projet de Marie et Juliette permet à la réalisatrice de nourrir sa réflexion cinématographique d'une problématique sociale actuelle. Le projet des *Éclaireuses* permet à Juliette et Marie d'avoir un regard extérieur sur cet espace très protégé. Confronter l'univers du social et du cinéma permet d'ouvrir de nouveaux cheminements réflexifs concernant la manière d'apprendre, de juger et de collaborer. Il s'agit donc d'un projet co-construit où la notion d'apprentissage s'ancre au processus filmique lui-même. Cet espace de vie est en perpétuelle évolution, on le voit à travers les dialogues, les débats, les réunions ou les brefs échanges avec les parents. Ressouder les liens, penser un lieu rassurant pour des personnes en exil, préparer les enfants à un avenir incertain sont les fondements qui forment le centre de gravité de l'école éphémère. Un tel lieu se heurte à d'inévitables paradoxes, il doit être sécurisé et ouvert, les enfants doivent être cadrés et libres, les parents autonomes et délégateurs. C'est de toutes ces régulations que naissent les réflexions qui constellent le film.

“Apprendre” est un verbe hybride dont la définition n'est pas figée, la coopération, la liberté et l'inclusivité semble être les conditions pour permettre à ces familles de trouver un refuge, plus que les règles dites scolaires. Cet ancrage permet aux enfants d'intégrer la notion de rituels, de routine, c'est cette routine qui vient alimenter le récit filmique. Un témoignage de pédagogie alternative qui offre l'opportunité à des exilés de préparer les enfants au milieu scolaire, mais surtout de s'intégrer sur le plan social. La qualité esthétique du film, qui équilibre moment de silence méditatif et discours bavard qu'engendrent ces problématiques sociales, apporte poésie et douceur à des sujets que certains peuvent trouver rébarbatifs, telles que les questions de financement ou d'administration. Nous immergeant dans le quotidien d'un espace inspirant, ce film intéressera un public hétérogène, car les réflexions qu'il suscite ne concernent pas seulement les minorités ou les enseignants, mais bien notre manière de vivre-ensemble et d'inculquer valeurs et savoirs aux enfants. Des questionnements – et non des réponses ou des statistiques – essentiels dans le monde chaotique d'aujourd'hui.

« Éclaireuses » : entretien avec Lydie Wisshaupt-Claudiel

<https://www.pointculture.be/magazine/articles/focus/eclaireuses-entretien-lydie-wisshaupt-claudiel/>



[documentaire](#), [cinéma](#), [Bruxelles](#), [migration](#), [pédagogie](#), [école](#), [exil](#), [Éclaireuses](#)
publié le 27 Avril 2022 par Simon Delwart

En 2016 était fondé dans les Marolles un établissement de préscolarisation rien moins qu'institutionnel : la Petite École. Considéré comme un lieu d'expérimentation par les enseignantes-chercheuses qui en sont à l'origine, l'endroit accueille des enfants issus de l'exil, réfugiés syriens pour la plupart, arrachés de force au cadre de vie qui fut un jour le leur. Réalisé par Lydie Wisshaupt-Claudiel, « Éclaireuses » est une immersion documentaire de plusieurs années au cœur de ce dispositif à la fois pédagogique et thérapeutique.

> PointCulture : Dans tes précédents films, tu t'intéresses à la société étasunienne avec *Sideroads* et *Killing Time – entre deux fronts*. A travers *Éclaireuses*, c'est la problématique de l'école en Belgique qui est traitée. Selon toi, quelle filiation traverse l'ensemble de ton travail, nonobstant la thématique abordée ?

> Lydie Wisshaupt-Claudiel : *Éclaireuses* m'est un peu tombé dessus par la rencontre des deux principales protagonistes, Marie et Juliette. Je ne suis donc pas venu au sujet par une espèce de cheminement intérieur. La filiation se trouve donc peut-être au niveau du processus par lequel le film vient à moi. Dans *Killing Time* – un documentaire qui se déroule dans une petite ville militaire de Californie –, je décris également un espace et les problématiques qui s'y jouent, sans avoir pour autant prévu de traiter ce sujet. Le fait d'être passé dans la ville et d'avoir éprouvé ce qui s'y passait m'a donné envie d'en faire un film. Tant pour *Killing Time* qu'*Éclaireuses*, il n'y a pas eu de préméditation : c'est vraiment la manière dont les choses me traversent et me bouleversent qui est déterminante. Dans les deux cas, j'ai vu dans un lieu – plus ou moins vaste, ça peut être une ville au milieu du désert ou bien cette petite école dans Bruxelles – un certain nombre de problématiques, plusieurs couches de lecture ainsi qu'une présence du hors champ.

A Twentynine Palms, en Californie, j'ai cerné tout un ensemble de choses, une scénographie du décor qui invitent à penser de manière assez flagrante aux fronts irakien et afghan. Il s'agit d'une base militaire où l'on entraîne précisément les soldats pour ces terrains-là. Tout semble pensé pour invoquer ce lointain dans cet endroit et faire en sorte qu'il traverse les corps et les esprits. Dans *Éclaireuses*, on a également affaire à un lieu qui convoque le passé ou l'ailleurs de ces enfants, de ces familles, qui ne sont pas d'ici. Le lieu évoque également la grande école, qui est cet autre endroit dans lequel le film ne va pas du tout, mais dont on parle pourtant sans arrêt. La filiation se situe là, avec l'idée, en filigrane, de parler de notre rapport aux institutions puisque, sans jamais aller dans la base militaire en tant que telle, on questionne en creux la manière dont l'armée traverse ces corps et le rapport au drapeau, au patriotisme, etc. Pour *Éclaireuses*, ce qui est repensé, c'est la manière dont l'école nous a façonné depuis qu'on est socialisés, intégrés dans des collectifs conçus par l'État, voire historiquement par l'église si l'on pense à l'école catholique.



PC : La plupart des protagonistes d'*Éclaireuses* sont des enfants de réfugiés, syriens pour la plupart. Malgré leur jeune âge, la barrière de la langue et l'attrait qu'a dû représenter pour eux le dispositif filmique, ceux-ci ne semblent finalement y prêter que peu d'attention. Comment décrirais-tu le travail préparatoire, les repérages, t'ayant permis d'influer le moins possible sur leur comportement ?

L. W-C. : L'une des craintes formulées par les enseignantes était que la caméra agisse comme une intrusion dans le dispositif pédagogique, surtout pour ces enfants dans des situations fragiles, dans ce contexte précaire d'expérimentation, de tâtonnement qu'elles avaient mis en place. Au fil des conversations, elles ont réalisé qu'il pouvait être intéressant, en tant qu'enseignantes-chercheuses, de s'observer elles-mêmes pour faire évoluer leurs pratiques. Mais pour que ce soit possible vis-à-vis des enfants, elles m'ont posé comme condition de devenir partie prenante du cadre. J'ai donc commencé une année scolaire avec elles, d'abord seule : on s'est dit que le dispositif filmique n'interviendrait que plus tard. J'ai donc passé trois mois, presque quotidiennement, sur place en tant qu'observatrice extérieure. Mes repérages ont d'abord consisté à regarder, écouter, prendre note de tout ce que je voyais, à travers mon point de vue de cinéaste et non celui d'une sociologue ou d'une chercheuse en sciences de l'éducation. Néanmoins, le fait de se confronter à mes notes a permis de tisser un lien de confiance, dans la mesure où elles ont trouvé mes remarques pertinentes, bien que cela ait pu créer du débat, de la discussion, etc. On s'est alors lancé dans une première session de repérage filmée. Le deal était que l'équipe de tournage reste la même du début à la fin, peu importe le temps que cela prendrait. Ce qui nous avait semblé compliqué au départ – à savoir le fait que les enfants se sentent soit agressés par la caméra, soit qu'ils finissent par jouer avec elle –, tout cela n'a pas vraiment eu lieu, si ce n'est le tout premier jour !

« Il n'y a pas de grands principes, hormis une constante : le lien à l'autre qu'elles tissent et la notion de "care", le fait de prendre soin et se soucier d'autrui. » — Lydie Wisshaupt-Claudel

PC : Une phrase extraite du film résume bien l'essence de la Petite école : c'est un laboratoire de recherche. Toi qui, en tant qu'observatrice, t'es plongée en son cœur, que retiens-tu de l'expérience qui s'est menée devant tes yeux ?

> L. W-C. : Ce que j'en retiens, c'est qu'on n'est pas là pour trouver. Ça a un côté décourageant parfois, mais on comprend qu'il n'y a pas de solution en soi. Je n'avais de toute façon pas envie que mon film raconte l'histoire de deux femmes ayant fait un chemin et ainsi trouvé la solution pour résoudre les problèmes de ces enfants, de leurs familles, etc. Même si le but est quand même d'avoir un impact positif, celui-ci n'est pas mesurable, quantifiable. Il y a des allers-retours tout le temps. Par exemple, ce n'est pas parce que, trois semaines de suite, on constate qu'un enfant se porte mieux que les choses sont gagnées. D'autant que ce qui l'attend derrière est tellement différent de ce qui se joue là que, quoi qu'il en soit, on ne peut jamais rien prendre pour acquis. La position de chercheuse qu'elles adoptent m'a invité à déconstruire moi-même mes attentes, mes réflexes de narration. Cela dit, j'ai construit un récit donc il a bien fallu tisser des liens, établir des rapports de cause à effet, etc. On peut donc résumer en disant qu'il n'y a pas de grands principes, hormis une constante : le lien à l'autre qu'elles tissent et la notion de "care", le fait de prendre soin et se soucier d'autrui.



PC : J'ai ouï dire que ton film a failli s'appeler *Les commencements*. Peux-tu nous raconter la réflexion qui a mené d'un titre à un autre ?

> **L. W-C. :** Il y a eu tout un temps où le film s'appelait *La petite école*, par défaut, mais je me suis très vite rendu compte que je ne voulais pas du tout qu'il y ait le mot "école" dans le titre car ça racontait bien plus que ça. Pendant un moment, j'ai pensé que le film allait retracer de manière beaucoup plus chronologique différentes étapes du commencement de ce projet, comment il s'était fondé, évoluait, etc. C'était donc plutôt l'histoire d'un démarrage, lequel pouvait coller avec celui des enfants dans leur parcours scolaire en Belgique. J'ai finalement réalisé que les enfants ne commençaient rien en venant à la Petite école, ils étaient déjà pleins, entiers de beaucoup de choses. Cela créait des écueils et des biais qui allaient contre ce que je cherchais à raconter. J'ai également dû me rendre à l'évidence du fait que mes personnages étaient bien Marie et Juliette, et non plus seulement le lieu dans lequel elles évoluaient.

PC : Le tournage de ton film a commencé en 2017. A l'époque, les deux enseignantes porteuses du projet déplorent le manque de financement structurel de la part des pouvoirs subsidiaires et le fait de ne pas être reconnu faute de pouvoir entrer dans une case préexistante, à l'image des Service d'action en milieu ouvert, des écoles de devoirs, etc. Aujourd'hui, où en est-on tant au niveau des moyens octroyés que de la reconnaissance de leur action comme d'utilité publique ?

> **L. W-C. :** Ce qui est vachement intéressant, c'est la question que ça pose à long terme. Le fait d'obtenir une aide structurelle va de pair avec une série de contraintes, comme remplir des fiches de présence, se soumettre à un système d'évaluation et d'inspection, etc. Même si c'est intéressant d'être suivi par des équipes ministérielles, il y a tout un tas de choses qui ne seraient pas en cohérence avec ce qu'elles ont fondé. C'est donc quelque chose qui est en élaboration permanente et en discussion avec les ministères (de l'Éducation et de l'Aide à la Jeunesse). Elle peut néanmoins se reposer en partie sur des donateurs privés, bien que cela ne soit pas suffisant. Tout cela pose la question du futur de l'école : doit-elle être structurellement aidée à l'avenir ? Est-ce que c'est un laboratoire qui est voué à changer de forme, se multiplier, s'éteindre... ? Doit-on produire des documents écrits qui recenseraient et archiveraient tout ce qui a été fait durant ces années, afin que cela serve à d'autres ? Cela dit, il y a une philosophe qui a travaillé pour la Petite école ces deux dernières années : elle est justement là pour essayer de déterminer ce qui se joue dans ce lieu, comment on peut le définir, quels outils on a mis en place, etc. Le but étant de créer une ressource pour quiconque voudrait s'en emparer, à la grande école ou ailleurs. Mais l'avenir structurel de la Petite école reste une interrogation !

Propos recueillis par **Simon Delwart**.

Crédits images : [Les productions du Verger](#)

> [Site web de La Petite école](#)



La Petite École accueille jusqu'à 17 enfants de 6 à 16 ans, sans passé scolaire, souvent issus de l'exil.

Une Petite École avant la grande

3.000 Ukrainiens fréquentent des classes belges. Mais quand il n'y a pas la guerre en Ukraine, comment scolariser des enfants qui, parfois, n'ont jamais connu l'école? Juliette et Marie ont inventé une réponse si forte qu'elle mérite un documentaire. - Texte: Julien Cambier -

En Belgique, il n'existe rien de moins que le "Dispositif d'accueil et de scolarisation des élèves primo-arrivants et assimilés" (DASPA), censé assurer une "insertion optimale". Dans les faits, bien de ces jeunes déracinés ne sont pas prêts à entrer dans un système qui devient alors source de frustration et crée un rejet de l'école. Juliette Pirlet et Marie Pierrard s'en rendent compte dès 2015 alors que la crise migratoire et les images du petit Aylan noyé sur une plage font frissonner. Dans un parc d'Anderlecht, des familles syriennes demandent à ces deux enseignantes d'apprendre le français à leurs enfants. "Ils avaient besoin d'une sorte de "pré-Daspa", d'une structure adaptée qui, au-delà du problème de langue, leur permettrait d'acquérir les codes scolaires et tout ce qui est de l'ordre de l'attention,

rester assis sur une chaise, tenir un crayon en main... Il fallait aussi leur donner le temps de s'apaiser et de travailler l'imaginaire."

Les éclaireuses

La Petite École est née de ces constats. L'endroit accueille jusqu'à 17 enfants de 6 à 16 ans, sans passé scolaire, souvent issus de l'exil, mais pas toujours, pour les amener en douceur vers l'école. Ce lieu unique, véritable laboratoire en constante évolution, Lydie Wisshaupt-Claudel l'a filmé pendant trois années scolaires pour en tirer *Éclaireuses*, en référence évidemment à Marie et Juliette. "J'ai été saisie par leur puissance, leur lumière. Réunies corps et âme dans une entreprise dépassant les questions pédagogiques, humanitaires et sociales, Juliette et Marie me sont tout de suite apparues comme des personnages qui méritaient d'être racontés."



Dans cette structure, ces enfants qui n'ont parfois connu que leur cercle familial s'ouvrent à leur nouveau monde.

© Les productions du Verger

Pendant 90 minutes, la réalisatrice nous montre comment au quotidien, avec patience et bienveillance, elles offrent une structure où, hors de toute contrainte scolaire, ces enfants qui n'ont souvent connu que leur cercle familial s'ouvrent à leur nouveau monde. C'est un cheminement long et sans garantie de résultat. *"C'est sûr que rien n'est gagné. Par contre, je pense qu'il y a quelque chose qui se fait ici sur lequel ils pourront s'appuyer plus tard"*, explique Marie.

Petite École, grands débats

Le long-métrage pose aussi des questions. Si La Petite École semble si extraordinaire et si nécessaire, c'est que notre accueil n'est pas adapté à des élèves marqués par la guerre et l'exil. Et si La Petite École se veut une préparation à la "grande" école, on sent chez "les éclaireuses" une défiance envers ce système scolaire, parfois aussi une résignation devant son incapacité à prendre durablement en charge ces enfants. Cette opposition s'explique peut-être parce que le documentaire témoigne des premières années du projet, alors que les deux enseignantes *"un peu en colère"* venaient de quitter leurs écoles classiques. *"Il y a eu le fantasme de construire une alternative à l'école, se souvient Marie Pierrard. Maintenant, ça fait six ans que La Petite École existe. On arrive à prendre un peu de distance par rapport au rôle qu'on joue pour ces enfants. Ça donne aussi plus de confiance en leur capacité à rebondir."*

Instituteur et porteur du projet aux côtés de Marie, Corentin Lorand reconnaît que ces doutes sont explicites à La Petite École, mais qu'ils existent dans toutes les écoles. *"Beaucoup de profs savent que de grandes inégalités existent, mais on doit l'oublier. On*

est incapable d'enseigner si on pense que ce qu'on fait ne sert à rien. On ne peut pas créer des choses qui n'existent pas chez l'enfant. Personne ne peut y parvenir. Ici, au moins, on ne rend pas impossible ce qui pourrait être possible, ce qui arrive dans un mauvais parcours. Nous, on rend possible ce qui est possible."

Stabilisation et contagion

Il faut aussi reconnaître que les institutions en principe compétentes n'ont rien fait pour rassurer Marie et Juliette. Quand elles ont présenté le projet de La Petite École en 2015, le ministère de l'Éducation leur a répondu que le système Daspa était suffisant. Elles ont donc fait appel à des dons privés qui, longtemps, ont constitué la majorité de leurs fonds. Mais au fil du temps, l'initiative a obtenu une certaine reconnaissance. En 2018, La Petite École a reçu le prix Lydia Chagoll qui récompense *"des efforts particuliers pour promouvoir le respect des enfants et de leurs droits et pour lutter contre la discrimination"*. Depuis la rentrée 2021, elle est même reconnue par l'obligation scolaire. Tout ceci a permis de débloquer des aides politiques et de stabiliser le projet, sans le priver d'une certaine liberté. L'Éducation est même revenue en arrière. Ces dernières années, le ministère a admis que le ➔

"On est incapable d'enseigner si on pense que ce qu'on fait ne sert à rien. Ici, on rend possible ce qui est possible."

“Marie espère contaminer d'autres bonnes volontés qui, à leur tour, lanceront leur Petite École.”

→ Daspa n'était pas suffisant et a ouvert de nouvelles classes d'alphabétisation. Marie Pierrard constate cette évolution favorable, même si des problèmes persistent: *“Il reste des nœuds importants, notamment la prise en charge de l'aspect “santé mentale” qui est compliquée à l'école, mais qu'on revendique comme inséparable de l'apprentissage”*.

L'équipe est désormais composée de quatre temps pleins et demi et de trois bénévoles. Plus de 130 élèves sont passés par l'école, la plupart réfugiés, d'autres rejoignant un parent en Belgique. Les enfants sans-papiers pour qui la Belgique n'est parfois qu'une étape ne sont pas refusés, mais la priorité

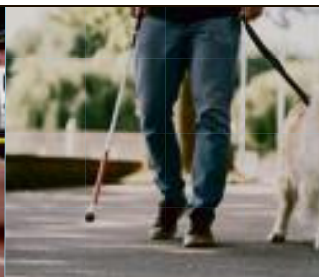
est donnée à ceux pour qui un projet scolaire sur la longueur est possible. Au bout d'un an en moyenne, ils quittent La Petite École et sont accompagnés vers une des écoles bruxelloises partenaires du projet. Aucune ouverture d'une autre Petite École n'est en projet. Marie et son équipe espèrent juste que leur dévouement “contaminera” d'autres bonnes volontés qui lanceront à leur tour des initiatives similaires.

“Chez Marie et Juliette, il y a une source qui ne se tarit pas, souligne avec admiration la réalisatrice Lydie Wisshaupt-Claudel. Qu'elles soient à La Petite École ou ailleurs, j'ai l'impression que jusqu'au jour de leur mort, elles n'arrêteront jamais de réfléchir à la manière dont les choses peuvent changer et qu'elles resteront convaincues que, parfois, il n'y a pas besoin de changer beaucoup de choses pour avoir beaucoup d'effets.” Il y a deux ans, Juliette Pirlet a décidé de quitter La Petite École pour retourner dans la “grande”. Pour la changer de l'intérieur. ✕

ÉCLAIREUSES
SAMEDI 30 LA TROIS
23H00 ★★★
Lire aussi p. 69.

En compétition au Millenium Festival.
Le 6/5, Cinéma Aventure.

LE SALON POUR
AMÉLIORER
VOTRE QUOTIDIEN



autonomies

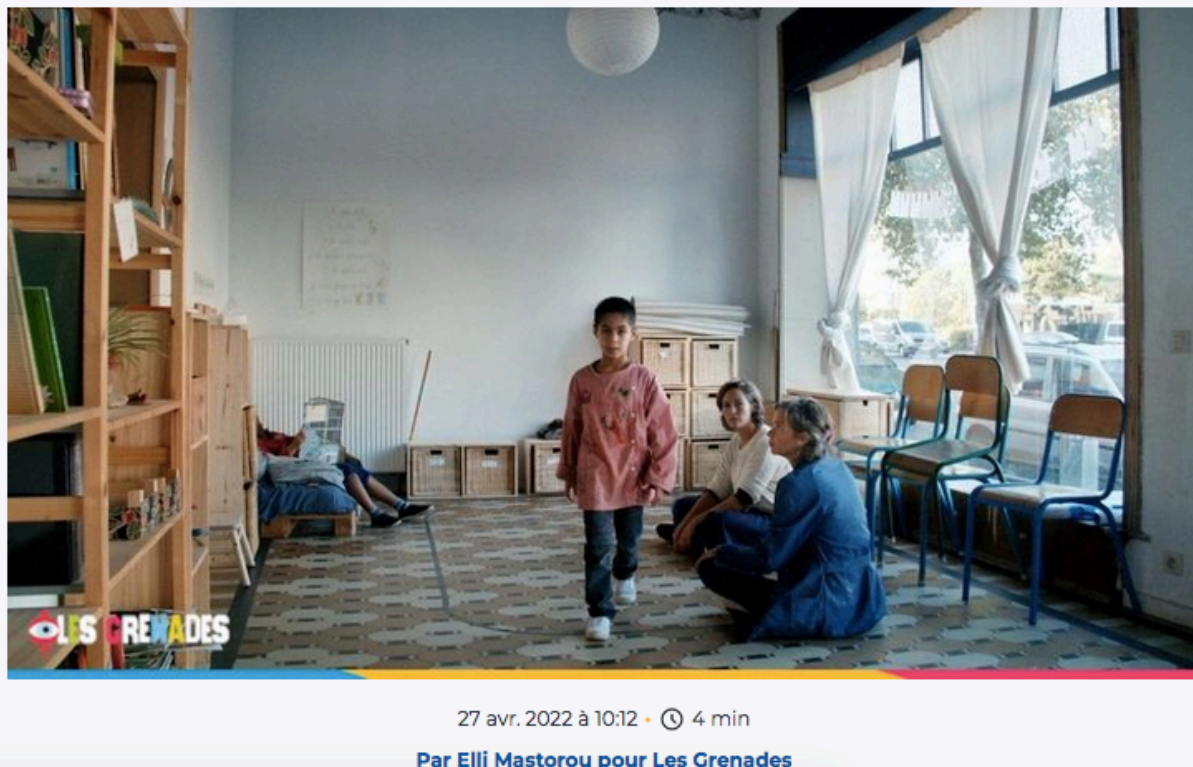
HANDICAP – PERTE DE MOBILITÉ

5 | 6 | 7 MAI - NAMUR EXPO

ENTRÉE GRATUITE > ENREGISTREZ-VOUS SUR [AUTONOMIES.BE](https://autonomies.be) > CODE : BAAR1000



"Éclaireuses" : prendre le temps de regarder autrement



Fondée en 2016 à l'initiative de deux enseignantes professionnelles, La Petite École à Bruxelles accueille des enfants sans passé scolaire, souvent issus de l'exil.

Elle offre un espace structurant et bienveillant, pour prendre le temps d'appréhender la transition vers la scolarité. Le documentaire "Eclaireuses" de Lydie Wisshaupt-Claudiel met le projet et ses fondatrices en lumière.

Un sablier, un tableau vert, des crayons de couleur, des bancs en bois. Des enfants qui jouent, tapent, racontent ou font la sieste. Et à leurs côtés, deux femmes leur parlent, les accompagnent, les questionnent. Les images qui ouvrent le documentaire 'Eclaireuses' de Lydie Wisshaupt-Claudiel évoquent d'emblée la scolarité.

[**►►► Retrouvez en cliquant ici tous les articles des Grenades, le média de la RTBF qui dégoupille l'actualité d'un point de vue féministe**](#)

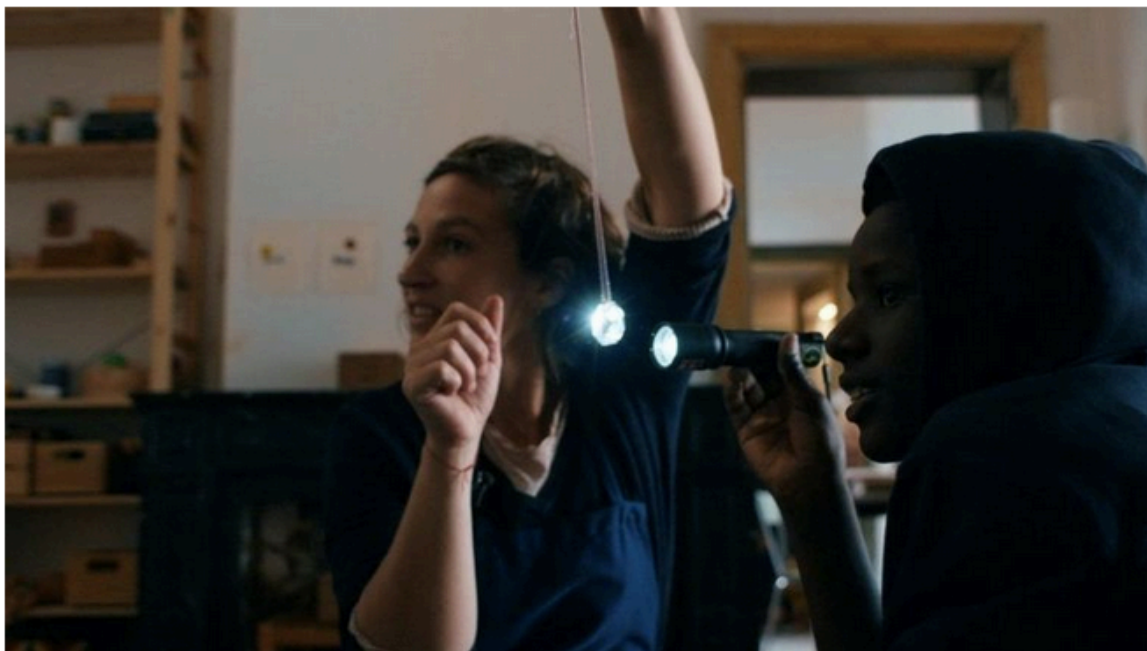
Pourtant il ne sera pas question ici d'examens, de punitions ou de contrôles. Ici, ce n'est pas encore l'école, pas vraiment, pas tout à fait. C'est un espace qui y ressemble, pour y préparer, pour en appréhender les codes. Mais aussi et surtout pour se (re) trouver. Car *"pour (ap) prendre, il faut d'abord être en mesure de pouvoir le faire"*, comme l'explique le dossier pédagogique qui accompagne le film.

"Regarder autrement, c'est aussi un geste politique"

Juliette et Marie sont les fondatrices de la Petite École, un espace pédagogique et thérapeutique de préscolarisation. Unique en son genre, il accueille, en groupe réduit, des enfants entre 6 et 16 ans qui n'ont jamais été scolarisés. Souvent, ils sont issus de l'exil, et ne savent ni lire ni écrire.

Du lundi au jeudi, durant toute l'année scolaire, cet espace situé dans les Marolles, au cœur de Bruxelles, offre un temps d'adaptation et de résilience, entre l'exil et la scolarisation qui les attend. On apprend à "jouer à l'école", à en décoder le fonctionnement, à structurer et ritualiser les différentes étapes de la journée. On dessine, on cuisine, on apprend à manier la terre, le bois, ou la musique, ou à raconter sa journée en Français.

"Ici, on ose prendre le temps", développe Marie Pierrard, cofondatrice de cette initiative pédagogique et citoyenne. "Le temps de regarder autrement les mondes qui s'entremêlent, et chercher des points de rencontre possibles, qui ne sont pas évidents, d'autant plus quand l'école ne va pas de soi. On vit dans une époque où tout va très vite. Prendre le temps amène un autre regard." Le regard et le temps : deux notions au centre du projet, qui portent aussi une (double) force politique. "Regarder autrement, c'est aussi un geste politique."



© Les Productions du Verger – Visualantics

Prendre le temps, c'est aussi ce que fait le film de Lydie Wisshaupt-Claudiel. Car si l'atmosphère bienveillante et le quotidien qu'on y voit s'égrener au fil des saisons ont l'air d'aller de soi, au début les enseignantes ont refusé plusieurs fois. *"C'est un petit espace, avec des adultes et des enfants, alors imaginez en plus avec une caméra..."*

D'abord venue en observation sans matériel, la réalisatrice a ensuite pris le temps, elle aussi : le tournage s'est fait ponctuellement sur l'espace de trois années scolaires, entre 2017 et 2020. Il a fallu ensuite faire le tri entre les 140 heures d'images traitées pour aboutir à un film d'une heure et demie. Sélectionné début avril au prestigieux festival documentaire [Visions du Réel](#), le film est aujourd'hui également *"intégré dans le volet de recherche du projet. Il s'inscrit dans la démarche de recherche créative qu'on cultive, notamment avec la CODE (Coordination des ONG pour les droits de l'enfant, NDLR). Le film de Lydie sert d'outil pédagogique, pour présenter le projet vers l'extérieur",* explique Marie.

"Et puis pour nous c'est aussi utile d'avoir un regard extérieur sur ce qu'on fait. La Petite École vise à fabriquer des histoires et voir comment elles résonnent chez les autres. C'est la même démarche avec le film. Les enfants passent la journée sous notre regard, et avec ce film on peut aussi poser un regard... sur le nôtre. Une sorte de 'regard méta'", sourit-elle.

En observant les enfants dans cet espace, les interactions avec les adultes, mais aussi les moments de recherche et de réflexion des enseignantes sur leur travail, 'Éclaireuses' ouvre une porte mentale aux spectateurs sur d'autres rapports au monde, et questionne les écueils de nos institutions, souvent inadaptées à la complexité que représente un humain en devenir.



© Les Productions du Verger – Visualantics

Depuis la fin du tournage de Lydie, Juliette s'est envolée vers d'autres projets, mais Marie poursuit l'aventure, avec à ses côtés Alexis, Corentin ou Zineb, qui animent divers ateliers. *"C'est vrai qu'au départ le projet a été fondé par deux femmes... La question de la dimension genrée ne s'est pas vraiment posée – sauf en 2019, quand on a décidé d'engager des gens. On s'est clairement dit qu'on voulait qu'il y ait des hommes aussi. Pour une question de repères : on estimait que c'était important que les enfants puissent observer les rapports hommes-femmes."*

« Il existe beaucoup d'enfants oubliés de l'institution scolaire »

Issus de Syrie, du Sénégal, d'Érythrée ou encore de Roumanie, les petits élèves continuent d'arriver. Et si aucun·e n'est issu·e de la récente guerre en Ukraine (car déjà scolarisé·es là-bas et rescolarisé·es ici via le Ministère), ils restent très nombreux. *"On espère que le film met en lumière ce type de questions plus largement. Ici on accueille une douzaine d'enfants, or le problème est bien plus large",* insiste Marie.

"Il existe beaucoup d'enfants oubliés de l'institution scolaire. On espère que le projet perdure et continue de questionner la place et l'importance de ces enfants. Ça reste important d'accueillir, et de bien accueillir", conclut-elle.

"Éclaireuses" de Lydie Wisshaupt-Claudé. Documentaire. Durée : 1h30. En salles ce mercredi et sur la RTBF (Fenêtre sur doc) le 30 avril à 23h15.



Elles sont dynamiques, passionnées, et surtout d'une patience infinie. Enseignantes ayant quitté un système qui ne répondaient pas aux problématiques de leur quotidien et de celui des enfants qu'elles rencontraient, elles gèrent depuis 2016 la "petite école". Un lieu d'accueil et d'apprentissage basé dans les Marolles, destiné à l'accueil des enfants sans passé scolaire, souvent issus de l'exil, réfugiés ou simplement en mal d'intégration. Avec un but : leur permettre de se trouver et de s'accomplir.

Eclaireuses est au **Festival Millenium**



Derrière ce projet, il y a Marie, Juliette, et tous ceux et celles qu'elles inspirent au quotidien. Deux enseignantes, deux héroïnes du quotidien qui, se remettant sans cesse en question, tentent au mieux d'accompagner ces enfants vers une intégration dans le système scolaire belge et vers la dure période qu'est celle de l'adolescence. Et, comme on le comprend rapidement dans ce documentaire de la cinéaste Lydie Wisshaupt-Claudel, l'affaire n'est pas simple. Car dans encadrement, il y a cadrer. Travailler les caractères pour qu'ils puissent s'épanouir dans un système où l'énergie est canalisée, voire muselée au profit du groupe, tout en perpétuant ce qui fait d'eux des individus et des personnalités uniques. Pour faciliter cette évolution, les équipes encadrantes proposent des ateliers variés mettant l'échange au centre du processus d'apprentissage. Les cinq sens sont sollicités pour communiquer les émotions, apaiser les tensions et créer des liens.

Dans cet univers plein de bienveillance, la documentariste filme avec un dispositif réduit qui semble le moins envahissant possible, tout en lui permettant de saisir les moments de complicité comme les instants de conflit. On sent une longue période d'acclimatation derrière ce travail, tant la caméra parvient à capter des petits moments de tendresse. Mais la réalisatrice ne fait pas qu'une éloge idyllique de ce travail. Meticuleuse, elle filme aussi la fatigue, les hordes d'enfants, les moments de doute, et la ténacité avec laquelle les porteuses du projet maintiennent le cap et partagent leur expérience. Au four et au moulin, elles sont pleinement conscientes des fondations qu'elles construisent pour ces jeunes et leur avenir, étant à la fois accompagnatrices, enseignantes et personnes de confiance. Avec leur équipe, elles donnent aux enfants le temps qu'ils méritent, au même titre que la cinéaste qui donne au spectateur tout le temps de découvrir toutes les facettes et les implications du projet. En prenant le temps d'être à l'écoute des enfants, les animatrices créent de vraies relations avec eux. En prenant le temps de la captation, la documentariste saisit des moments d'exception. Et au-delà de ce travail quotidien, le film montre aussi tout le travail de sensibilisation qu'opère la "petite école" auprès des enseignants et des professionnels du secteur. Pour une meilleure compréhension des enjeux, des obstacles et des clés pour comprendre plutôt que réprimer, communiquer plutôt que punir. Une caméra-témoin avec un vrai point de vue, et une sensibilité aux sons et à la poésie des images que peuvent avoir ces instants de complicité autour d'une pluie de sable. Une petite école, des grands coeurs, et un beau film, à découvrir sans tarder.

Lydie Wisshaupt-Claudel

Publié le 25/04/2022 par **Dimitra Bouras** et **Vinnie Ky-Maka** / Catégorie: **Entrevue**



C'est un peu par hasard que la monteuse-réalisatrice Lydie Wisshaupt-Claudel tombe sur le blog de *La Petite école*. Elle découvre ce projet un peu fou, celui d'offrir un accueil préscolaire aux enfants de migrants récemment arrivés en Belgique.

D'abord installée dans le parc de La Rosée, à Anderlecht en 2015, *La Petite école* est aujourd'hui située dans un vrai lieu, dans Les Marolles. Un espace qui constitue un premier pas, une main tendue à ces enfants pour qu'ils et elles se familiarisent au milieu scolaire, en douceur, sans précipitation, dans le respect mutuel et la compréhension.

Lydie Wisshaupt-Claudel s'est immiscée dans ce lieu, munie de sa caméra. Les **Éclaireuses**, ce sont les fondatrices de ce projet qui, au-delà de la question de l'intégration, s'interrogent aussi sur l'institution scolaire parfois sclérosée dans des mécanismes bien ancrés. Ce film offre une autre vision de l'école, une école qui se remet sans cesse en question, qui élabore de nouvelles méthodes pédagogiques plus à l'écoute des enfants d'aujourd'hui.

Cinergie : Quelle est la genèse de ce projet

Lydie Wisshaupt-Claudel : Nous étions en pleine crise migratoire à l'automne 2015, et j'avais en tête avec mon compagnon d'accueillir. En parcourant la page FB de la plateforme citoyenne pour trouver un contact pour les joindre, je tombe sur un lien vers le blog de *La Petite école* et je découvre une page avec des associations d'images et de mots, des descriptifs de ce qu'elles font : c'était d'une grande poésie. On voit rarement ça dans les initiatives humanitaires. J'ai été surprise, et j'ai tout de suite voulu découvrir ce lieu et les deux femmes, Marie Pierrard et Juliette Pirlet, qui mènent ce projet.

Au départ, je n'avais pas spécialement l'idée de faire un film, je voulais les rencontrer. Je passe les voir et elles me disent qu'une caméra ne pourrait jamais entrer dans leur classe. Le projet est naissant, et les enfants ont besoin de calme pas d'une caméra braquée sur eux. Le temps passe. On se retrouve par hasard, on discute, on se revoit, on échange de manière de plus en plus soutenue et l'idée et l'envie d'un film naissent. Comme je ne peux pas entrer avec ma caméra directement, un processus se met progressivement en place, je prends peu à peu conscience des enjeux du lieu et des questions autour de la pédagogie qui s'applique entre elles et les enfants. Et ce qui m'intéresse aussi, je m'en rends compte une fois sur place, c'est la question qu'elles posent à l'institution scolaire. En étant elles-mêmes saisies par les questions que les enfants leur posent, pour la plupart issus de l'exil et n'ayant pas connu l'école, elles se demandent comment faire école avec des enfants qui ne la connaissent pas et quelles questions ça pose à l'institution scolaire qui les attend.

C. : Cette *Petite école* vise des enfants qui n'ont pas connu l'école et qui ont vécu des situations telles qu'aller à l'école est presque impensable pour eux. Ce sont des enfants qui ont beaucoup de difficultés à sortir du cocon familial. Est-ce qu'elles ont imaginé rassembler ces enfants avec leurs parents dans cette petite école ?

L. W. : Tous les enfants réfugiés ne sont pas sans passé scolaire. Elles ont été saisies par cette question parce qu'elles ont rencontré des familles syriennes installées à Bruxelles depuis longtemps qui n'avaient pas eu le réflexe, l'envie ou n'avaient pas ressenti la nécessité de scolariser leurs enfants. C'est propre à cette communauté-là, la communauté Dom. Mais dans les familles de réfugiés, il y a aussi beaucoup de familles qui arrivent et qui, une fois stabilisées, veulent rescolariser rapidement les enfants, même si ce n'est pas évident. La particularité des familles syriennes Dom, dont sont issus beaucoup d'enfants dans les premières années du projet (c'est moins le cas aujourd'hui), c'est qu'elles ont fait une très longue route d'exil. Elles sont passées par l'Afrique du Nord, voire par la Mauritanie. Il y a des gens qui ont passé trois ans sur la route. Les enfants sont nés sur la route et ne se sont jamais séparés. Les habitudes de vie avant l'exil sont déjà très serrées : on vit ensemble, on fait tout ensemble. Imaginer lâcher ses enfants dans une institution, déjà dans son propre pays, c'est une chose mais dans une institution étrangère dans un pays où l'accueil ne va pas de soi, c'est encore plus compliqué. Donc, il y a tout ce trajet d'aller vers l'école à effectuer.

L'idée d'accueillir les familles n'a jamais été leur souhait. L'idée initiale, c'est que, pour pouvoir entrer sereinement à la grande école, les enfants doivent pouvoir sortir de leur milieu familial même si cela représente une forme de violence dont elles ont conscience. L'idée, c'est que les enfants accèdent à un autre type de relation qu'avec celle de leur famille et puissent grandir ici en tant qu'adultes, pouvoir être lié.e.s à d'autres qu'à leurs parents. Mais l'école est complètement ouverte aux familles. L'école est ouverte sur la rue, les familles restent boire un café, arrivent plus tôt. L'école est un lieu de socialisation important et de soutien, de médiation culturelle. Les familles sont fatiguées d'être confrontées à tant de guichets différents en fonction des questions qu'elles se posent. *La Petite école* est là pour donner un soutien psychologique, social, pour traduire un document, une facture, etc. Elles prennent beaucoup en charge, c'est sûr, et ça pose la question des limites qu'on met aussi. Tous le personnel social autour de ces familles ont les meilleures intentions du monde, mais il est débordé, manque de moyens, et la relation qui est établie reste institutionnelle. Au milieu de tout ça, *La Petite école* apparaît comme un lieu de rencontre et de repos.

C. : Quel est le parcours des deux fondatrices ?

L. W. : Elles sont toutes les deux anciennes professeures de secondaire. Elles se définissent comme enseignantes-chercheuses. Elles invitent des pédopsychiatres, du personnel social, elles sont en lien avec des chercheurs et chercheuses universitaires avec qui elles sont en dialogue constant pour réfléchir aux problématiques auxquelles elles sont confrontées.

C. : Elles reçoivent peu de subsides donc elles se battent aussi à ce niveau-là.

L. W. : C'est tout l'enjeu et la difficulté de savoir comment être reconnu. Être reconnu financièrement, cela implique d'être reconnu administrativement et cela implique d'autres contraintes. Aujourd'hui, elles sont plus soutenues que lors des mandats précédents par le cabinet Désir dans l'éducation et dans l'aide à la jeunesse par la Ministre Glatigny. Ce soutien ne peut pas être structurel, cela dépend de qui est élu et de la part qu'il ou elle veut accorder à ces questions. Jusqu'à présent, le projet *Petite école* ne peut pas se contraindre à des choses comme un programme ou un système d'évaluation spécifique. Les choses évoluent et il faut suivre peu à peu ce que les cabinets acceptent d'imaginer. En attendant, leur soutien reste essentiel, tout autant que le soutien constant issu de donations privées, fidèles à l'école depuis son ouverture.

C. : Si le projet est soutenu, c'est qu'on reconnaît l'utilité de cette *Petite école* qui amène à la grande école.

L. W. : C'est le prétexte de départ, cela reste la vocation officielle de l'école. Puisque l'école est obligatoire en Belgique, c'est un droit et un devoir. Mais elles sont convaincues qu'une partie de ces enfants dans ces situations particulières ne sont pas prêt.e.s à apprendre et à se poser. L'enjeu sera de les préparer à se rendre accessibles aux apprentissages et se familiariser à nos codes scolaires. L'idée n'est pas de les contraindre. *La Petite école* est un lieu de liberté où on s'apprivoise. Certain.e.s ont besoin de quelques mois, d'autres plus. Si certains enfants ne veulent pas se rendre dans l'espace où on fait la classe pour travailler sa motricité fine, ou pour prononcer les lettres, par exemple, et qu'ils et elles ont simplement besoin de temps pour dormir, c'est possible. Il n'y a pas de contrainte, il y a une invitation à faire les choses mais au rythme des enfants.

Il ne s'agit pas d'être sûr qu'en arrivant à la grande école, les enfants pourront lire et écrire mais qu'ils et elles puissent allumer quelque chose qui va donner envie d'aller à l'école pour des raisons qui leur sont propres. Ce n'est pas l'idée d'imposer encore une contrainte extérieure de la part d'une institution. L'idée, c'est de donner une chance à ces enfants pour que l'école soit une expérience positive. Car souvent, c'est compliqué quand il n'y a jamais eu d'école ou une pause de plusieurs années. Il faut sortir du vocabulaire du « retard » par exemple, ces enfants ont une autre vie, ils n'ont pas de retard mais ils ont acquis d'autres choses. La question est de savoir comment utiliser ces choses, et une fois à la grande école, pour le reste de la classe aussi.

Leur envie de départ, c'est vraiment de favoriser une arrivée à l'école plus sereine, plus douce. Mais ce dont elles se sont rendu compte, c'est d'ailleurs un des enjeux irrésolus de la situation, c'est que pour certain.e.s, la question est de savoir si c'est vraiment à l'école qu'ils et elles doivent aller, si l'école en l'état ne leur fera pas plus de mal que de bien.

L'institution scolaire francophone a prévu un système, celui des DASPA, auparavant appelées les classes passerelles, qui sont des petites classes d'accueil au sein de la grande école qui accueillent des enfants qui ne sont pas francophones. L'initiative est pleine de qualités, mais ne prend pas en compte le passé scolaire des enfants, même s'il n'y en a pas. L'idée, c'est de s'acclimater au programme scolaire à travers un apprentissage de la langue un peu accéléré. Les profs, qui font ce qu'ils et elles peuvent avec les outils disponibles, au sein de l'institution scolaire et avec des enfants aux passés traumatiques ou loin du cadre scolaire, se retrouvent dans des situations compliquées. Les enfants, et surtout les adolescent.e.s, vont avoir du mal à accrocher, et à envisager un parcours scolaire sur le long terme.

C. : Cette *Petite école* donne une certaine structure, un certain cadre mais ne pourra pas répondre à toutes ces demandes.

L. W. : C'est pour cette raison que j'ai eu envie de les filmer maintenant alors que le projet est encore dans cette étape d'élaboration, de définition. Toutes les semaines, il y avait de nouveaux enjeux, de nouvelles questions, des choses irrésolues, l'invitation de la théorie en faisant venir des chercheurs en philosophie de l'éducation, en anthropologie pour nourrir ce qu'elles ont entre les mains. C'est mouvant en fonction aussi de l'équipe qui se transforme au gré des collaborations. Chacun vient avec ses souhaits, ses intentions, cela se transforme au fur et à mesure.

Mais, en suivant cette école pendant trois ans, j'ai eu la sensation qu'elle ne serait pas vouée à exister sur le long terme, en tous cas pas dans ce cadre. Elle ne prétend pas résoudre la problématique, mais en proposant ce lieu à une quinzaine d'enfants, elle soulève des questions et les pose à l'institution scolaire. Des enfants dans ces situations, il y en a beaucoup et il y en aura encore alors comment l'institution peut répondre à cette nécessité ? L'école n'est pas seulement un lieu d'apprentissage et de sociabilisation mais peut aussi être un lieu de repos, d'apaisement, d'épanouissement. Ce n'est pas une question nouvelle, les pédagogues travaillent sur le sujet depuis toujours, mais ici, d'autres problématiques s'ajoutent. On offre un droit à l'éducation aux enfants et on leur amène le devoir avec. Quelles questions ça pose sur l'oppression ? On parle de colonisation dans le film, comment on reproduit des choses malgré nous à travers un cadre institutionnel ? Ce qu'elles proposent dans ce lieu plus petit et plus ouvert qui sort des programmes, des sanctions, des évaluations, c'est de sortir au maximum d'un rapport vertical aux choses et d'opter pour un rapport mutuel de relation. Il n'y a pas un sachant et des apprenants. Chacun peut apprendre de l'autre même s'ils ont 6-7 ans.

C. : Comment s'est passé votre travail ?

L. W. : À mesure où je sentais que les choses pouvaient être passionnantes, elles m'ont dit que pour que cela soit possible il fallait que je fasse partie du paysage. Les enfants devaient savoir qui j'étais. J'ai commencé une rentrée avec elles et j'étais là tous les jours. En novembre, j'ai commencé à faire des repérages avec une équipe, je ne voulais pas filmer seule, et j'avais envie que l'équipe soit toujours la même. Les enfants s'étaient habitués à moi, je n'étais pas une entité pédagogique mais les enfants m'ont acceptée par la constance. Je prenais des notes comme une observatrice.

L'équipe est venue et on a filmé cinq jours et on a senti que c'était possible. Ils étaient peu nombreux durant ces cinq jours, ce qui a aussi été la cause d'une certaine nervosité dans le groupe. C'est très fluctuant parfois il y a 3 enfants présents, parfois il n'y a personne, parfois ils sont 15. Mais, on a acquis la confiance de l'équipe de l'école qui s'est rendu compte qu'elles pouvaient aussi tirer quelque chose de ce témoignage.

On est revenus tous les deux-trois mois avec la même équipe, Colin Lévêque à l'image et Thomas Grimm-Landsberg et Lucas Lebart qui se sont alternés au son. Durant trois années scolaires, deux ans et demi de tournage, on est revenus par sessions de trois à cinq jours dans l'école.

C. : Pourquoi tourner seulement pendant quelques jours ?

L. W. : Parce que c'était épuisant pour l'équipe de l'école et pour les enfants. Et, comme le souhait était de filmer une évolution, c'était aussi plus intéressant de revenir à intervalles réguliers : le mobilier change, les méthodes de travail changent, les activités aussi. L'idée, c'était d'avoir un maximum de situations différentes pour que cela nourrisse leur recherche.

C'est un petit lieu de quatre pièces avec une dizaine d'enfants. Ajouter trois personnes en plus, cela change le dispositif scolaire dans lequel elles sont. Elles ne modifiaient pas ce qu'elles faisaient en fonction de nous, on était dans un cinéma direct, d'immersion mais notre présence impliquait un poids et une fatigue. Ça faisait beaucoup d'adultes pour ce petit nombre d'enfants.

C. : On se rend compte que ces enfants portent en eux une souffrance, un vécu qui n'est pas de leur âge. Et ils l'expriment parfois de manière forte et violente. Cela ne doit pas être évident d'être confrontée à ces réactions et de trouver la bonne manière de réagir.

L. W. : Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise manière de faire. La relation entre l'adulte et l'enfant est relative. Elles essaient de sortir du jugement et des attentes. Elles leur souhaitent quelque chose, elles leur offrent un lieu pour qu'ils puissent trouver quelque chose pour eux-mêmes. Si on n'attend pas d'un enfant de réussir à tel moment de l'année scolaire, on se libère de nombreuses contraintes. Si on sort du temps linéaire et qu'on considère les choses dans un rapport à l'espace, on élargit les possibilités. Elles parlent d'atlas plutôt que de ligne du temps et ça ouvre les champs. Elles se demandent évidemment si elles font bien et atteignent leurs limites tous les jours, c'est humain. Elles expliquent comment sortir de ses propres conditionnements pour

pouvoir aborder l'autre autrement. L'apprentissage de l'adulte vers l'enfant passe par plein d'autres manières de faire. Elles ne s'improvisent pas et ne se prétendent pas psychologues. Elles cherchent à créer des outils pour être en relation autrement. Il se trouve que c'est le cadre scolaire, la question de l'école mais on pourrait en inventer plein d'autres.

C. : Qu'est-ce que ce projet vous a apporté en tant que réalisatrice. D'habitude, vous faites du montage et parfois, il y a des sujets qui vous prennent et vous vous dites que c'est vous qui devez faire le film et ne pas attendre que quelqu'un d'autre le fasse à votre place ?

L. W. : Je me suis souvent considérée comme une monteuse qui fait des films. Oui, il faut que les choses me saisissent. Ici, ça m'a saisie et je ne l'avais pas prévu. J'ai appris à faire un film avec des personnages que j'ai suivis. Avant, c'était plutôt moi qui étais itinérante quelque part et qui passais ou d'un lieu à l'autre ou d'une personne à l'autre, sans jamais nourrir une relation sur le long terme. Cela a été très formateur, très riche et très beau pour moi. Évidemment, cela donne envie de recommencer. J'y ai trouvé une source d'inspiration dans mes relations humaines quotidiennes, avec mes filles par exemple. Je me demande tous les jours qui je suis, qui j'ai envie d'être pour mes filles, ce qu'est l'éducation, si c'est nécessaire d'avoir le contrôle sur le corps d'un enfant et je me pose des questions sur la confiance que je leur accorde.

C. : Comment s'est passé le cadre de travail pour ce film ?

L. W. : J'ai eu le plaisir d'être épaulée par Joachim Thôme et Jérôme Laffont des Productions du Verger avec qui j'avais déjà collaboré sur **Killing Time**. C'est toujours un plaisir car nous sommes toujours d'accord sur le cadre de travail : beaucoup de jours de tournage. On conçoit la production du film autour de ça. On sait que les calendriers en documentaire sont longs mais la conception de départ, c'est vraiment de tourner longtemps et sur longtemps. En montage, c'est pareil. L'année covid nous a été bénéfique puisque tout s'est suspendu et on a pu passer beaucoup de temps sur le montage avec Méline Van Aelbrouck. Ce fut un long travail de dérushage minutieux. Le film a pris beaucoup de formes avant sa version finale et je m'estime très chanceuse d'avoir pu encore une fois travailler longtemps.

C. : Quelles sont vos autres réalisations?

L. W. : J'ai réalisé deux films en autoproduction. Le premier, que j'ai présenté comme film de fin d'études à l'INSAS, date de 2006. C'est un journal de voyage en Islande intitulé **Il y a encore de la lumière**. Puis, j'ai fait un film de plus de trois heures, **Sideroads**, à partir d'un voyage que j'ai fait aux USA, pays qui me passionne. C'est au cours de ce voyage d'ailleurs que j'ai découvert la ville de Twentynine Palms où je suis retournée pour **Killing Time**. J'ai été soutenue et épaulée par l'ASBL Les Renards, un collectif dont je fais partie et qui m'a aidée pour la fin du film.

La Libre

"Éclaireuses": un sas d'accueil entre la guerre, l'exil et les écoles classiques

"Éclaireuses" met en lumière le travail de La Petite École qui accueille des enfants aux destins malmenés par le monde des adultes.



@D.R.



Karin Tshidimba
journaliste

Publié le 27-04-2022 à 09h23

Pour calmer son agitation, Nourdine est autorisé à clouer des lattes sur un bois. On mesure à quel point certains enfants de La Petite École sont marqués par la violence subie. À l'image de cette bagarre sans fin que deux petites mains rejouent, entre un rhinocéros et un lion, dans un petit bac à sable. Entre la guerre et l'exil, la douceur a été

bannie de leur vie. On imagine bien à quel point faire confiance à des adultes extérieurs à leur famille constitue déjà un premier défi. Après toutes les épreuves traversées, on comprend aussi la réticence des familles à confier leurs enfants à d'autres institutions.

"Le passé les empêche d'apprendre et d'évoluer vers l'avenir, d'où l'importance d'arriver à se resituer dans le temps, à s'ancrer dans le présent", expliquent Marie Pierrard et Juliette Pirlet. À La Petite École, on n'apprend pas seulement à lire et à écrire en français, on réapprend le rythme de la journée et de la semaine, le passage des mois et des saisons. Avec un programme qui s'adapte à chacun et alterne jeux, bricolages et apprentissages. Quelle patience, il faut aux deux enseignantes, pour encadrer et rassurer ces enfants âgés de 6 à 15 ans qui n'ont jamais vraiment connu l'école...

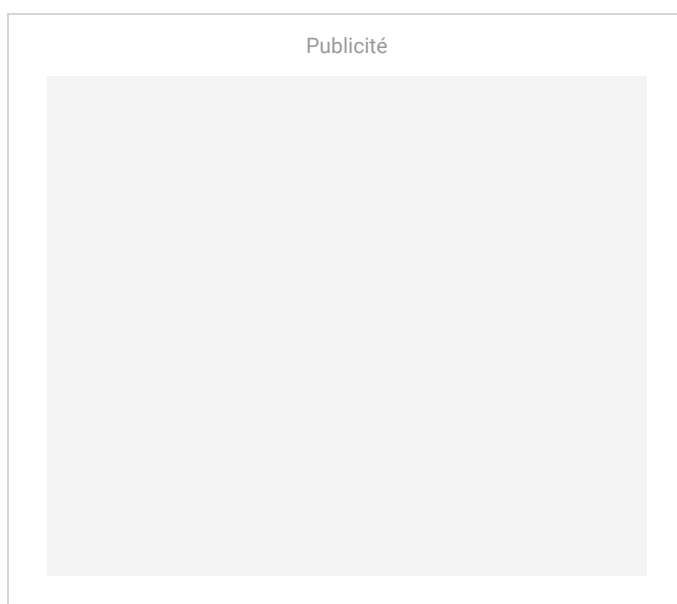
Trailer | Éclaireuses | Lydie Wisshaupt



Ouverte en 2015 dans le parc de la Rosière à Anderlecht, l'école est désormais installée sur le boulevard du Midi. Le lieu a été imaginé et conçu comme un sas d'accueil entre la guerre, l'exil et les écoles classiques. À ce titre, l'endroit est en lien avec les Daspa, les fameux dispositifs d'accueil pour primo arrivants qui, au sein des écoles, se voient fixer des objectifs souvent inatteignables, telle la réussite du CEB. *"Alors que chaque année de scolarité gagnée est une victoire en soi"*, comme le rappellent Juliette et Marie. Elles-mêmes ont dû apprendre à se délester des réflexes classiques pour désamorcer les

angoisses et les traumatismes. Comme le souligne la psychologue qui les encadre, le fait de souffrir de troubles post-traumatiques explique que ces enfants soient en échec scolaire. Et en même temps, les multiples nationalités qui se côtoient au sein du groupe, créent des chocs souvent bénéfiques et une saine remise en cause des certitudes de chacun sur ce qui doit constituer une bonne scolarité...

Trois ans de tournage ont permis de mettre en lumière le travail unique réalisé par ce lieu en constante évolution. Plus de 130 enfants originaires d'Afghanistan, de Syrie, d'Erythrée, d'Irak, du Sénégal,... sont passés par là. Sans commentaires ni voix off mais en s'inscrivant dans la patience et la durée, comme Marie et Juliette, Lydie Wisshaupt-Claudiel parvient à capter la flamme qui anime leur engagement quotidien.



Éclaireuses *Film immersif* De Lydie Wisshaupt-Claudiel Image Colin Levêque Avec Marie Pierrard et Juliette Pirlet Durée 1h30.



©D.R.

«La Petite école», une parenthèse entre l'exil et la grande école

A Bruxelles, la Petite école accueille une dizaine d'élèves au parcours migratoire complexe pour leur apprendre les codes de l'institution scolaire. Avec empathie et bienveillance.

Article réservé aux abonnés



Belga Image.



Journaliste au service Société

Par **Charlotte Hutin** ([/338340/dpi-authors/charlotte-hutin](https://www.lesoir.be/338340/dpi-authors/charlotte-hutin))

Publié le 26/04/2022 à 23:18 | Temps de lecture: 4 min

En plein cœur des Marolles, la Petite école se dissimule derrière la devanture d'une ancienne boutique. A l'intérieur, rien n'est laissé au hasard. Ni le cercle tracé à même le sol, ni les pictogrammes accrochés au mur qui guident les enfants dans leur journée. Dans cette école qui accueille des enfants issus de l'exil et privés des codes scolaires, les rituels ont toute leur importance. « La journée est structurée en différents moments que les enfants connaissent bien. Pour des enfants en situation post-traumatique, le fait de pouvoir anticiper le moment d'après est très apaisant. Le rituel est également un médium de rencontre entre nous, les adultes, et ces enfants qui ne maîtrisent pas la langue française. »

À lire aussi | [Une école à pédagogie active pour mon enfant? \(https://www.lesoir.be/390880/article/2021-08-23/une-ecole-pedagogie-active-pour-mon-enfant?referer=%2Farchives%2Frecherche%3Fdatefilter%3Dlastyear%26sort%3Ddate%2Bdesc%26word%3Dp%25C3%25A9dagogie](https://www.lesoir.be/390880/article/2021-08-23/une-ecole-pedagogie-active-pour-mon-enfant?referer=%2Farchives%2Frecherche%3Fdatefilter%3Dlastyear%26sort%3Ddate%2Bdesc%26word%3Dp%25C3%25A9dagogie)

A l'origine du projet, Marie Pierrard et Juliette Pirlet. Les deux ont quitté l'enseignement classique pour accompagner de jeunes migrants. « C'est parti d'une rencontre en 2015 avec des réfugiés syriens au parc de La Rosée à Anderlecht », explique Marie. « Apprenant que nous étions enseignantes, ils nous ont demandé de dispenser des cours de français à leurs enfants. Nous avons alors pris conscience que ces enfants n'avaient pas besoin d'un renforcement dans la langue, mais bien d'une initiation aux codes de l'école. »

Espace de transition

L'équipe éducative – désormais constituée de Marrie Pierrard, Corentin Lorand l'instituteur, Clizia Caldekoni la chargée de recherches et d'autre intervenant plus occasionnel – offre un lieu en dehors des apprentissages formels restituant aux enfants leur place, avant d'affronter l'institution scolaire qui attendra d'eux d'être des élèves. Un espace de transition entre l'arrivée en Belgique et la « grande école » qu'ils fantasment tant. « Or, la confrontation à l'école aurait été une violence supplémentaire pour ces enfants », estime Marie Pierrard.

A la Petite école, la « classe » n'est pas obligatoire. Au fil de la journée, les enfants ont le choix entre trois ateliers de 45 minutes : la classe, l'atelier bois, l'atelier terre, la cuisine, l'atelier imaginaire et le jeu libre. « Au début de l'année, les ateliers durent généralement 30 minutes car leur capacité d'attention est moindre », précise Corentin Lorrard. « Par le passé, la classe était obligatoire comme premier atelier. Des changements s'opèrent selon les caractéristiques du groupe, même s'il y a toujours une structure et que le principe reste le même. »

À lire aussi | [Il y a une semaine, ils fuyaient la guerre: les premiers enfants ukrainiens arrivent dans nos écoles \(https://www.lesoir.be/430479/article/2022-03-16/il-y-une-semaine-ils-fuyaient-la-guerre-les-premiers-enfants-ukrainiens-arrivent?referer=%2Farchives%2Frecherche%3Fdatefilter%3Dlastyear%26sort%3Ddate%2Bdesc%26start%3D30%26word%3Dcharlot](https://www.lesoir.be/430479/article/2022-03-16/il-y-une-semaine-ils-fuyaient-la-guerre-les-premiers-enfants-ukrainiens-arrivent?referer=%2Farchives%2Frecherche%3Fdatefilter%3Dlastyear%26sort%3Ddate%2Bdesc%26start%3D30%26word%3Dcharlot)

Des freins institutionnels et familiaux

Cette année, 12 enfants âgés de 5 à 16 ans fréquentent l'établissement des Marolles. « C'est à la fois le nombre maximum d'enfants que nous pouvons accueillir dans l'état du groupe – il y a beaucoup de jeunes enfants qui ont besoin d'apaisement et qui ne sont pas encore dans les apprentissages – et le nombre de demandes reçues », souligne l'initiatrice du projet. « Premièrement, la Petite école n'est pas très connue. Un autre frein se situe du côté des familles. Les parents craignent de scolariser leurs enfants dans une école qui n'en est pas réellement une. Il y a tout un travail d'approvisionnement mutuel. Les parents lâchent du lest lorsqu'ils sentent que leur enfant est bien ici. »

L'instituteur pointe un dernier frein, institutionnel cette fois. « L'institution scolaire pense pouvoir résoudre tous les problèmes. L'école a, en outre, besoin d'inscrire un certain nombre d'élèves. Les primo-arrivants permettent d'avoir davantage de capital périodes. C'est une réalité. »

À lire aussi | [Accrocher son sac aux bancs de l'Alter Ecole \(https://www.lesoir.be/438561/article/2022-04-26/accrocher-son-sac-aux-bancs-de-lalter-ecole?referer=%2Farchives%2F Recherche%3Fdatefilter%3Dlastyear%26sort%3Ddate%2520desc%26word%3Dp%25C3%25A9dago\)](https://www.lesoir.be/438561/article/2022-04-26/accrocher-son-sac-aux-bancs-de-lalter-ecole?referer=%2Farchives%2F Recherche%3Fdatefilter%3Dlastyear%26sort%3Ddate%2520desc%26word%3Dp%25C3%25A9dago)

A côté de l'aspect pédagogique, les membres de la Petite école questionnent en permanence leur rapport aux institutions. L'occasion de réfléchir à cette évidence que représente l'école pour nous occidentaux, sans pour autant remettre en cause l'existence du système. « Le système est un état de fait, ce n'est pas nous qui l'avons créé », rappelle Marie. « En revanche, nous pouvons travailler avec le système en aidant les enfants du mieux que l'on peut. »

Le cap de la grande école

L'objectif reste *in fine* d'amener les enfants en douceur vers un choix d'école, en concertation avec leur famille. Au cours de l'année, un déclic s'opère généralement chez ces enfants. « On sent lorsque les enfants sont prêts à franchir le cap de la grande école. Ils sont capables de dépasser la frustration, de revenir sur un travail précédemment commencé, de poursuivre l'atelier après 45 minutes. Et surtout, ils nous disent qu'ils ont envie d'aller à la grande école. »

L'équipe éducative tient à assurer le suivi pour que la transition se déroule au mieux. « Nous les suivons à travers l'école des devoirs. Depuis cette année, nous nous rendons directement dans les classes pour intervenir auprès des professeurs et des enfants », ajoute Corentin. L'écrivain italien Pier Paolo Pasolini, qui aurait eu 100 ans cette année, résumerait sûrement la philosophie de la Petite école par ces mots : « Seul peut éduquer celui qui sait ce qu'aimer veut dire. »

« ECLAIREUSES », SUR LE CHEMIN DE LA PETITE ECOLE

🕒 depuis 4 jours 🖼️ A l'affiche



C'est aujourd'hui que sort dans les salles *Eclaireuses*, documentaire de Lydie Wisshaupt-Claudel sur l'expérience singulière de deux enseignantes devenues héroïnes par la grâce de leur engagement et du cinéma, qui ont créé une structure accueillant des enfants qui n'ont jamais été scolarisés, entre 6 et 15 ans.

Ce lieu unique, c'est La Petite Ecole. On le découvre à travers leurs yeux, leurs âmes et leurs corps, à elles, mais aussi aux enfants qui les rejoignent. Enfants de l'exil, rescapés de drames souvent inimaginables, marqués par la guerre, la peur, et la méfiance, ces enfants trouvent en ce lieu la possibilité d'étancher leur soif d'apprendre, mais aussi d'exprimer leur colère, et même leur violence, que Marie et Juliette cherchent à canaliser plus qu'à faire taire. La violence forcément doit avoir sa place dans leurs parcours de reconstruction. Il faut l'accepter pour la comprendre, et un jour la transcender.



La Petite Ecole donne à ces enfants qui ont vécu des drames d'adultes le droit et l'occasion d'être encore, voire à nouveau des enfants. Marie et Juliette sont aussi pour eux d'autres référents adultes, pour des jeunes qui souvent ne sont confrontés qu'à leurs parents. A côté du contexte familial, ils peuvent sûrement aussi s'inventer autrement. Il faut voir d'ailleurs le regard de ces pères, qui souvent ne comprennent rien au français qui leur est parlé, mais tout aux gestes et aux attitudes de leurs enfants.

La Petite Ecole est à la fois un laboratoire de recherche, et un marche-pied vers une scolarisation plus classique. Pourtant, on comprend au fil du film que l'insertion dans le système traditionnel n'est pas forcément un but idéal. Marie et Juliette s'interrogent, se demandent qui on ne les pousse pas à « *préformater* » ces enfants pour « *les faire entrer dans un système défaillant*. »

Finalement, ce n'est pas tant un formatage académique, la transmission de savoirs nécessaires à une éducation primaire ou secondaire telle qu'elle est conçue en Belgique que vise la structure. Ce qui apparaît comme un enjeu plus fondamental se joue dans un certain rapport au temps. Une façon d'aider les enfants à vivre autrement que dans le présent. Cela se joue sur le rapport aux temps d'apprentissage, de découverte et de détente, cela se joue dans les emplois du temps, cela se joue dans la façon d'intégrer les rythmes de l'apprentissage. Cela se joue dans la capacité de penser au futur, de s'imaginer un avenir, parfois très immédiat.



Les enfants arrivent dans la structure alourdis de poids parfois difficiles à soulever, leurs peurs, leurs blessures. Ils cherchent leurs limites. Pour ça et bien d'autres choses encore, Marie et Juliette ont développé des approches alternatives qui les accompagnent pour trouver et définir leur place. Elles ne sont pas des maîtresses, elles sont des accompagnatrices. « *On est sur le siège passager, c'est l'enfant qui décide* ».

Mais l'expérience ne peut se faire hors sol. Elle est en partie, bien que timidement financée, et s'inscrit forcément dans un système, qui demande de rendre des comptes, de suivre des préceptes. Elle s'inscrit aussi dans une société, toute une architecture relationnelle complexe, qui soulève la questions de notre position face aux problématiques migratoires, souligne les incompréhensions culturelles, les privilèges invisibles, et la complexité de la mise en regard de toutes ces données.

Pourtant ce qui subsiste en fin de compte, c'est l'espoir, et les relations, parfois fragiles, toujours puissantes qui unissent à ces deux adultes qui ont pris le temps de les regarder et les écouter ces enfants qui cherchent où et comment atterrir. La question n'étant plus de savoir « *où ils doivent aller* », mais bien « *où on peut les amener*. » Sachant que toujours, ils seront au volant.

Documentaire – Parcours d'enfants

Publié le 27 avril 2022 par [Redaction](#) - Modifié le 27 avril 2022 - 7 minutes

Pour son film *Eclaireuses*, la réalisatrice Lydie Wisshaupt-Claudiel s'est immiscée dans La Petite Ecole, où on accueille des enfants qui n'ont jamais été scolarisés.

Etre un enfant, c'est jouer avec ses amis, découvrir, s'émerveiller de tout mais aussi aller à l'école. L'instruction scolaire est une étape obligatoire dans le parcours de l'enfance. De l'avis général, elle joue un rôle indispensable dans la formation des individus amenés à vivre en société. Pourtant, il arrive que des enfants soient écartés de l'institution scolaire à cause de la guerre et l'exil qu'elle impose, par exemple.

Face à ce constat, Marie et Juliette ont toutes deux quitté l'enseignement classique pour ouvrir au cœur de Bruxelles une autre école. Elles y accueillent des enfants qui ne sont jamais allés en classe. Ici, on n'apprend pas les tables de multiplication, on ne fait pas de dictée. Mais cela ne veut pas dire qu'on joue toute la journée sans contrôle. Marie et Juliette planifient des activités avec ces enfants. Elles leur apprennent à suivre un rythme, à s'investir, à collaborer avec les autres, à s'écouter.

Cette démarche innovante est au cœur du documentaire de Lydie Wisshaupt-Claudiel. En suivant les deux femmes dans leur quotidien auprès des enfants on découvre comment elles perçoivent les apprentissages, par essais et erreurs. Marie et Juliette se remettent sans cesse en question, elles tentent, s'adaptent à chaque enfant. Ce faisant, elles questionnent le système scolaire et proposent de le réinventer. *Eclaireuses* est donc un film inspirant qui met en lumière le formidable travail de ces deux enseignantes, dans une vraie logique d'intégration.

E.L.

En salles à partir de ce 27 avril, sur la RTBF le 30 avril.



**Entretien avec Lydie Wisshaupt-Claudiel –
« Avant d'être des élèves, ce sont des enfants »**

Le documentaire *Eclaireuses* est né de votre rencontre avec Marie et Juliette, les deux fondatrices de La Petite Ecole à Bruxelles. Qu'est-ce qui vous a touché dans ce projet?

A chaque fois que je les rencontrais, j'avais l'impression qu'il y avait de nouveaux paliers de conversation et de questionnements. Ma première réflexion s'articulait autour de la rencontre avec l'autre. Comment prend-on soin d'enfants qui ont eu des parcours compliqués? Comment accueille-t-on des enfants sans passé scolaire? Il y avait

tout ce questionnement autour de la pédagogie. Il y avait aussi le fantasme à propos de l'école, avec lequel ces familles arrivaient. L'envie d'école et l'idée qu'elle ne faisait pas partie de leur vie. Il y avait aussi l'idée des fondements de l'école. Sans remettre en question l'apprentissage qui est partout dans nos vies. Que fait-on de l'obligation scolaire? Comment créer des choses en dehors de l'école?

Il a fallu gagner la confiance des deux professeures et des enfants. Comment s'est déroulé le tournage?

Je pense qu'il y a eu à peu près six mois de rencontres entre elles et moi. Puis j'ai commencé une année scolaire avec elles en septembre. On est arrivés avec la caméra en novembre et on a tourné pendant presque deux ans et demi. Ça m'a permis de trouver la bonne distance, parce que ce n'est pas toujours facile d'anticiper. Il y a des moments-clés, des rituels dans la journée, mais les enfants changeaient et il fallait donc toujours analyser les images et observer. Je voulais être la plus juste possible par rapport à la réalité, même si on crée du récit.

Votre film montre que chaque parcours est différent, notamment le temps passé à la Petite Ecole.

C'est très variable. Certains sont inscrits mais ne viennent jamais, d'autres ne restent que quelques mois parce qu'ils n'accrochent pas. Ça dépend des années, des groupes, des situations familiales. Pour l'ensemble, elles essaient de tabler vraiment sur un an. Il y a souvent besoin d'un long moment parce que, comme elles le disent, parfois on a l'air d'être calme et d'avoir acquis les codes mais on a besoin d'un petit peu de temps devant soi pour se reposer.

On voit qu'il y a encore du chemin pour légitimer La Petite Ecole.

Au niveau de la reconnaissance par le milieu scolaire, c'est à géométrie variable. Il y a des directeurs d'école avec qui ça ne passe pas. En revanche, elles ont réussi à développer quelques partenariats avec des écoles. Elles sont aussi en contact avec des CPAS et des antennes scolaires parce que c'est souvent aussi par ce biais-là que les enfants arrivent. A mesure que le temps passe, le bouche-à-oreille fonctionne. Du côté des familles, il y a des enfants dont les parents auraient préféré qu'ils aillent directement à la grande école. Certains poussent la porte et refusent en disant que ce n'est pas ce qu'ils veulent pour leurs enfants. Comme la Petite Ecole n'est pas totalement reconnue, ils ont l'impression que ça va faire perdre du temps à leur enfant.

Parce que l'école officielle véhicule une image de réussite et de diplôme?

Absolument. Il y a cette envie d'être validé par le système, avec la garantie que ça va être un outil pour toute la famille parce que c'est souvent sur les enfants que l'on compte quand on arrive quelque part après l'exil. C'est vu comme une forme de ticket pour se faciliter la vie dans le pays d'accueil qui n'est pas toujours très accueillant.

Qu'avez-vous appris avec ce film?

J'ai découvert un autre rapport à l'autre, que ce soient les enfants ou les adultes. J'ai toujours eu la sensation qu'elles invitaient les enfants à prendre une place que je n'ai jamais été invitée à prendre durant ma scolarité. Avant d'être des élèves, ce sont des enfants. J'ai découvert une autre manière de passer du temps avec des enfants. Une autre façon d'aborder les apprentissages. Tout devient apprentissage: faire du thé, tartiner du beurre avec un grand couteau, couper des fruits, faire le ménage, prendre soin du lieu où l'on est, et puis se faire du bien, en plus de pouvoir manier un livre, travailler sa motricité fine.

On laisse la place au temps, finalement.

Absolument. Plutôt que se dire qu'on crée du retard, on se demande ce qu'on a vécu. On est plein de ce temps passé. L'idée, c'est de changer son curseur, ne plus considérer les choses par rapport aux paramètres listés: acquis ou pas acquis. A la place, on fait la liste de ce qu'on a vécu et là-dedans on va découvrir beaucoup de choses, ouvrir la grille de lecture de nos expériences de vie.

Propos recueillis par Elise LENAERTS

<https://www.cathobel.be/2022/04/documentaire-parcours-denfants/>

ENDOMÉTRIOSE
UNE MALADIE ENCORE
TROP MÉCONNUE



INCLUSION
LE COMBAT D'UN PÈRE,
LA RÉUSSITE D'UN FILS

RENCONTRE
OLIVIA AUCLAIR,
DE L'AUTRE CÔTÉ
MAIS BIEN VIVANTE

le ligueur

Les parents s'y retrouvent.

10

18
05
22

DEUX FOIS PAR MOIS | 73^e ANNÉE | 2,50€
DÉPÔT POSTE À BXL X | LE LIGUEUR
109 AVENUE ÉMILE DE BECO | 1050
BRUXELLES | WWW.LELIGUEUR.BE

LA PETITE ÉCOLE QUELLE CLASSE !



Si mineurs

LES ENFANTS
MIGRANTS
AU QUOTIDIEN
4/1

Pour cette 4^e saison,
le Ligueur et le CIRÉ
mettent en lumière des
initiatives citoyennes
qui entourent et
soutiennent des enfants
migrants à différents
moments et sur différents
aspects de leur parcours.

A young girl with dark skin and short braided hair is sitting at a wooden desk in a classroom. She is wearing a light grey zip-up hoodie and blue jeans. She is holding a piece of white paper with both hands, placing it on her head. She is looking directly at the camera with a neutral expression. In the background, there is a green chalkboard with some faint writing, including the word 'chat'. On the desk, there is a blue chair back, a container with pens and pencils, and some papers.

La Petite
École:
quelle classe !

A priori tout va bien. Quand un enfant exilé arrive en Belgique, il peut retrouver le chemin de l'école. Mais que se passe-t-il pour ceux qui n'ont jamais été scolarisés ? Il manque une étape. En 2015, deux institutrices ont créé la Petite École avant la grande, l'officielle. Avec des bénévoles, de l'engagement, des dons privés. Aujourd'hui les pouvoirs publics ont pris le relais. Mais la Petite École reste une expérience unique. À essayer.

En couverture : Fati, 9 ans, nous ouvre grand les portes de cette école « hyper importante »
Ci-dessous : La classe vue depuis la vitrine du Boulevard du Midi

L'école qui les corps et

La Petite École ? Celle juste avant la « grande », comme on dit dans cet incomparable lieu qui a pignon sur rue. La grande école ? La vraie, celle où, une fois bien dans leurs pompes, les quelques 130 enfants passés par la première foulent ses sentiers.

Par YVES-MARIE VILAIN-LEPAGE

Capitale du pays. Dans l'Anderlecht qui chatouille Saint-Gilles. Enfants, parents, profs, bénévoles, sortent et rentrent d'une ancienne échoppe transformée en salle de classe. Porte franchie, nous voilà directement entraînés dans un tourbillon. L'équipe qui accompagne cet après-midi les enfants sur place n'a pas besoin de nous mettre à l'aise, les enfants s'en chargent. Un petit groupe entre 9 et 13 ans. D'origine afghane, sénégalaise, mauritanienne, marocaine. Ils nous montrent leurs travaux, racontent leurs aventures du quotidien. Corentin, prof, encadre, sous l'œil attentif et attendri de Marie Pierrard, directrice et fondatrice.



desserre les esprits

Marie Pierrard, dans l'espace atelier



« On commence avec des doudous »

Retour aux origines. Août 2015, Marie Pierrard et Juliette Pirlet, alors enseignantes, baguenaudent dans le parc de La Rosée à Anderlecht. Elles rencontrent un groupe de 200 migrants. Principalement des Syriens. Très vite, des parents leur demandent s'il est possible d'enseigner le français à leurs enfants. Ni une, ni deux, les cours débutent au grand air. Sur 60 gamins, 58 seront scolarisés. Le projet est né. La formule se poursuit. Très vite, elles trouvent les premiers locaux. Depuis, le projet ne fait que se déployer. Il repose d'abord sur une philosophie immuable. Marie Pierrard, sa directrice, explique : « *Apaisement, confiance en soi, ritualisation du temps, résilience, attention. Les espaces sont définis en fonction des besoins des enfants. Une salle de classe, oui, mais aussi une cuisine pour les petites manipulations et la mise en pratique des apprentissages. Un espace de jeux parce que beaucoup d'enfants n'ont jamais eu l'occasion d'en faire. On leur donne des figurines, ils ne comprennent pas ce que c'est. Alors ils commencent avec des doudous et, petit à petit, ils s'ouvrent, emploient un petit bac à sable comme média. Tout ça, ça s'apprend.* »

La directrice s'arrête sur chaque parcelle de la Petite École, elle en connaît les moindres recoins qu'elle a constitués comme un cabinet de curiosité vivant et inspirant. Des rangements aux cartes postales, tout est dédié à la pédagogie, sans en avoir l'air. Chaque explication est interrompue par Marie qui interpelle des passants sur le boulevard, aperçus depuis la vitrine de l'école. « *Oh, excusez-moi, il faut absolument que j'aille leur dire bonjour.* » L'emplacement transforme le quartier en famille. Un clan où chacun connaît l'autre, veille et évolue avec. La visite continue. On nous présente les œuvres des enfants, les travaux d'observation, de motricité, d'expression. Jadis prof d'histoire de l'art, c'est avec des représentations d'œuvres que Marie Pierrard fait travailler ses élèves. Mais pas seulement. L'échoppe voisine constitue l'espace atelier, où les enfants travaillent la menuiserie, la terre, le théâtre... tout est dirigé dans un objectif unique : la confiance en soi de l'enfant. Tiens, puisqu'on en parle, allons les voir.

Préserver le lien

Journée un peu spéciale en ce mercredi midi, puisque l'école s'ouvre aux anciens élèves. Ceux qui sont justement passés de l'autre côté du rivage, à savoir « la grande école ». Le petit groupe présent a fait sa rentrée en septembre dans une école voisine. Au moment où on les retrouve, ils sont en pleine expérience. Huile, eau, colorant, savon, ils

« Quand on les remet dans le bain de la scolarité, on ne les lâche pas comme ça »

doivent obtenir quatre couleurs distinctes. Le but, on le devine : faire travailler la motricité fine. Là où ça coince chez les enfants contraints par l'exil.

Fati, 9 ans, remise dans le bain de la scolarité, veut tout nous raconter de sa nouvelle vie. Ses copines, les cours, la lecture qu'elle adore, les bagarres. Elle s'exprime à merveille, elle qui ne parlait que peul à son arrivée. D'ailleurs, on la voit traduire à des plus grandes qui ont plus de mal à s'exprimer. C'est une des bases, les élèves sont aussi traducteurs. Tous ces enfants ont plein de choses à raconter. « *Ils savent qu'on les suit. L'idée, c'est qu'à partir du moment où on les remet dans le bain de la scolarité, on ne les lâche pas comme ça. On va voir dans l'école, ils viennent nous revoir, on connaît les parents... aucun lien n'est rompu.* »

Sana, 10 ans, raconte son arrivée en Belgique depuis Kaboul. Teintée de retrouvailles et d'une coupure que l'on devine anxiogène avec son papa. « *Vous savez, vous devez dire que la Petite École aide les gens. Beaucoup. Et il faudrait dire aussi aux parents que c'est très important de s'intéresser au travail de leurs enfants. Ça compte énormément pour nous.* »

On ne peut qu'être admiratif du travail effectué par toute l'équipe. Qu'est-ce qui explique ce si bon équilibre ? Le fait que le projet se soit construit sur le terrain ? « *On a mis cinq ans à le construire pour qu'il soit tel qu'il est aujourd'hui. On ne se permet pas de trop longue réflexion. Parce que les enfants sont là, tous les jours. Donc on avance. L'étape d'après, c'est la diffusion d'informations, de formations.* » L'équipe est constituée de deux temps plein, trois mi-temps et de trois bénévoles. À cela s'ajoute, une chercheuse en philosophie qui écrit un mémoire sur les enseignements. Le travail de plaidoyer de l'équipe a permis de créer une forme d'attention sur l'adaptation, la prise en charge au système scolaire des enfants en exil. Pas par manque de compétences du corps enseignant, mais faute de moyens que se donne l'institution scolaire. À la Petite École, les élèves arrivent après un énième rejet. Personne ne leur a consacré le temps et l'attention suffisante. La directrice conclut : « *Quand ils arrivent, ils ont le corps serré. Petit à petit, ils se délestent. On remet du souffle, de l'espace dans leurs petits corps, pour leur permettre de mieux grandir.* » ◆

S'adapter aux enfants

Quatre questions
à **Nathalie**,
bénévole



portrait de l'enfant à son prof : son histoire, son parcours, son aisance sociale avec les enfants et les adultes. C'est un moment important et apprécié par l'école, qui permet de mieux comprendre l'élève et son comportement.

On leur explique que le lien avec la Petite École n'est pas cassé. L'enfant peut y revenir. Le mercredi, par exemple, pour la Petite École des Devoirs. Ce n'est pas obligatoire, mais ça permet de continuer le travail avec le jeune, de maintenir une relation avec les parents parfois. Nos interventions sont variées. Elles se font en fonction de la demande, des besoins et des événements.

Vous partagez expérience et temps avec la Petite École. Dans l'autre sens, que tirez-vous de votre investissement pour ce lieu ?

Je suis ici pour les enfants, pas pour en retirer quelque chose. Mais en tant qu'institutrice, je dois laisser mes habitudes professionnelles à la maison. Je m'ouvre à une autre réalité pédagogique, avec de nouvelles difficultés. Pour tout l'aspect thérapeutique, par exemple, je me suis formée sur le tas. Des enfants arrivent avec une quête ou un oubli de l'identité. Comment est-ce qu'on gère ça ? On apprend sur le moment, même si on est enseignant.

Puis il y a la dimension culturelle qui est extrêmement

riche à la Petite École. On accueille ici, on ne fait pas de l'intégration. On s'adapte aux codes des enfants et vice versa. Je découvre une autre dimension de mon métier.

Comment devient-on bénévole à la Petite École ?

Les personnes sont engagées en fonction des besoins des enfants. Un menuisier vient d'arriver, par exemple. Avec lui, les enfants ont une accroche à l'apprentissage. Ils apprennent à prendre des initiatives, travaillent les sens et la confiance en eux. Il y a aussi une potière. Avec ces personnes, le langage des jeunes évolue. Chaque action, chaque outil a un nom. Les enfants n'ont pas l'impression d'apprendre, et pourtant.

Comment fait-on pour ne pas ramener les histoires de ces enfants à la maison ?

Au début du projet, on s'est rendu compte que c'était compliqué pour les travailleurs de décrocher réellement. De ne plus penser à ce qu'on avait entendu, à ce qu'on n'était pas parvenu à résoudre durant la journée. On a donc invité une pédopsychiatre lors de nos réunions. Avec son regard extérieur, elle nous a tout de suite donné des clés pour résoudre les situations qui nous mettaient en difficulté. Même si l'attachement avec les enfants est important, on rentrait plus serein chez soi. ♦

Nathalie est institutrice primaire en pédagogie active. Arrivée lors d'une journée porte ouverte de la Petite École, elle n'est jamais repartie. Après deux années de travail à mi-temps, elle s'active aujourd'hui comme bénévole.

Par VINCENT DE LANNOY

Quel est votre rôle au sein de la structure ?

Depuis que je suis devenue bénévole, je travaille au suivi scolaire des enfants qui arrivent à la grande école. Je vais les inscrire dans une école partenaire, visiter l'établissement avec eux et leur présenter les institutrices ou instituteurs. Peu après la rentrée, on amène un



Il faudrait d'autres Petites Écoles

En Fédération Wallonie-Bruxelles, la Petite École est l'unique dispositif pédagogique qui propose aux enfants une étape transitoire sur le chemin de la scolarité

Par VINCENT DE LANNOY

Ces enfants ont fui des passés compliqués. Ils sont arrivés en Belgique parfois traumatisés par le chemin de l'exil, avec des parcours scolaires différents, voire inexistant. Mais ils prendront tout de même le chemin de l'école, obligatoire à partir de 5 ans depuis la rentrée 2020.

« L'essentiel de la stratégie de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour accueillir les enfants peu scolarisés auparavant, c'est le DASPA. Le Dispositif d'Accueil et de Scolarisation des élèves Primo-Arrivants et Assimilés qui s'organise directement avec et dans les écoles », constate Bernard De Vos, délégué général aux droits de l'enfant. Par l'enseignement du français et des remédiations, ce dispositif vise à ramener les enfants à un niveau d'étude donné, en fonction de leur âge. Il permet aux écoles d'être créatives, de créer des groupes en fonction des niveaux, mais s'inscrit toujours dans un cadre scolaire. Sur une chaise, derrière un banc. « Les enseignants des dispositifs DASPA sont préparés à travailler avec des élèves qui n'ont jamais fréquenté une école. Mais, à cause de leur parcours d'exil, certains enfants présentent des fragilités comportementales et cognitives qui ne leur permettent pas de bénéficier immédiatement de l'encadrement en DASPA », observe le cabinet de la ministre de l'Éducation, Caroline Désir (PS).

En Fédération Wallonie-Bruxelles, la Petite École est la seule expérience qui prépare ces enfants à entrer dans la cour de la grande école. Aucune initiative similaire n'a encore vu le jour en Wallonie.

« D'abord la sécurité »

Au moins trois questions se posent lorsqu'un enfant en exil s'installe, même temporairement, sur le sol belge. Est-ce qu'il parle la langue d'apprentissage ? Est-ce qu'il

a déjà été scolarisé ? Est-ce qu'il souffre d'un traumatisme ?

« L'enseignement classique ne prend pas assez en compte les traumatismes liés à l'exil. C'est le gros manquement en Fédération Wallonie-Bruxelles », analyse Aurélie Harnould, coordinatrice MENA (mineurs étrangers non accompagnés) à la région sud de Fedasil. Les jeunes qui arrivent dans les centres de l'agence fédérale ont, même avec un dispositif particulier comme le DASPA, parfois du mal à s'investir directement dans l'apprentissage d'une langue et à se projeter plus loin, d'imaginer un titre de séjour. « En Occident,

« L'enseignement classique ne prend pas assez en compte, les traumatismes liés à l'exil »



la place des enfants, c'est à l'école. Mais les MENA qu'on accompagne sont dans le 'ici et maintenant'. Ces enfants recherchent d'abord la sécurité », remarque la coordinatrice. Elle regrette l'absence de lien entre l'école et le travail réalisé dans les centres Fedasil pour apaiser et stabiliser les enfants. « *Il y a une méconnaissance involontaire des élèves qui fréquentent nos centres de la part du corps professoral* ».

À Fedasil, chaque centre se débrouille donc avec son réseau pour accompagner psychologiquement les jeunes. Des collaborations avec des organisations externes qui proposent un accompagnement psychosocial sont imaginées. Comme Tabane à Liège, Ulysse à Bruxelles. Il y a aussi des psychologues et des pédopsychiatres qui consacrent une partie de leur temps à écouter ces enfants qui découvrent l'école.

Une scolarisation erratique

Combien sont-ils ces enfants réfugiés qui n'ont jamais (r)accroché au système scolaire ? Incalculable, selon Bernard De Vos. Chaque enfant arrive en Belgique avec son bagage : ses ambitions, ses craintes, ses difficultés, ses capacités, parfois sa famille. Les profils variés et les envies de rester en Belgique plus ou moins longtemps rendent la problématique difficilement quantifiable.

Parmi les 6 500 MENA qui résident actuellement dans le réseau Fedasil, 7% ne demandent pas l'asile. Certains s'arrêtent pour souffler avant de repartir. Même si tous

doivent se rendre à l'école, ce n'est pas évident d'expliquer l'obligation scolaire à des adolescents qui préfèrent chercher une formation rémunérée, témoigne Aurélie Harnould. Surtout s'ils n'ont jamais passé la porte d'un établissement scolaire.

Puis, il y a ceux qui ne sont pas primo-arrivants. « *Certains enfants sont en séjour illégal depuis des années en Belgique* », observe le délégué général aux droits de l'enfant. « *Dans les grands centres-villes, on trouve par exemple des familles roms dont les enfants fréquentent l'école de manière très erratique.* » Les enfants se rendent généralement en classe en hiver, lorsque les familles sont hébergées dans des abris. Et décrochent quand les parents doivent redormir en rue. « *Comme si la rue était acceptable l'été* », s'insurge Bernard De Vos. « *L'école suit le même rythme que l'aide au logement, et c'est un gâchis. Car le seul espoir qu'on peut avoir pour ces enfants est que l'école leur amène une série d'aptitudes pour dépasser le statut social très rudimentaire de leurs parents. En logeant à la rue, on ne peut pas espérer de miracle. Il n'y a pas grand-chose pour aider ces enfants en Fédération Wallonie-Bruxelles, mais la Fédération ne peut pas tout. Dans ce cas-ci, le décrochage scolaire est aussi lié au statut légal des parents sur le territoire.* »

Séance henné, l'Aïd n'est pas loin.
« Interdit aux garçons » insiste formellement toute la bande.

**“ Le décrochage scolaire
est aussi lié au statut légal
des parents sur le territoire ”**



Susciter de nouvelles initiatives

Tant Aurélie Harnould que Bernard De Vos saluent l'initiative de la Petite École, qui vient combler un manque dans le parcours de vie de ces enfants. Selon eux, il faudrait d'autres Petites Écoles. Des projets similaires, pas identiques, qui s'inventent en fonction des travailleurs, des bénéficiaires et des lieux. Car, pour le moment, ce dispositif pédagogique et thérapeutique évolue seul en Fédération Wallonie-Bruxelles. C'est d'ailleurs un des objectifs de la Petite École : servir de laboratoire pour aider d'autres idées à se développer. Tout en infusant de nouvelles réflexions dans l'institution scolaire.

Dès 2016, Marie Pierrard et Juliette Pirlet ont entamé un travail politique pour la reconnaissance de leur travail et l'institutionnalisation de la structure. Elles ont obtenu un mi-temps pédagogique de la part

de Marie-Martine Schyns (Les Engagés, ex-cdH), ministre de l'Éducation de l'époque, et un autre de Rachid Madrane (PS), ancien ministre de l'Aide à la jeunesse. Soit 25 000 euros pour chaque contrat à temps partiel. En 2020, la nouvelle ministre de l'Éducation accorde deux temps pleins (ETP) à la Petite École (115 000 euros). Un troisième est financé par des donations privées. La structure fonctionne donc désormais avec 3,5 ETP, 30 000 euros de subvention du DASC (Dispositif de soutien aux activités d'accompagnement à la scolarité et à la citoyenneté des enfants et des jeunes) tous les trois ans et des donations privées. « En 2016, nous étions subventionnées à 80% par le privé et 20% par le public. Depuis 2020, c'est inversé. On est plutôt à 60% de fonds publics et 40% de fonds privés », compte Marie Pierrard.

Un travail a été entamé en octobre 2020 avec le cabinet de la ministre Désir, ainsi que deux associations travaillant avec un public similaire : l'asbl Tchaï (qui travaille avec les adolescents lorsque la scolarisation n'est plus possible, et présentée dans le *Si Mineurs* 3 de la saison 3) et la Fondation Joseph Denamur (centre d'accueil et d'hébergement). Comment pérenniser ces structures innovantes mais précaires ? Et comment permettre à d'autres de voir le jour ? « Des réflexions pour dégager une solution structurelle sont en cours et s'inscrivent dans le cadre du chantier 13 du Pacte d'excellence qui porte sur le décrochage scolaire », indique le cabinet de la ministre Caroline Désir. « On cherche à élargir une case qui existe déjà au sein du système scolaire pour pouvoir y introduire les idées de la Petite École, d'associations telles que Tchaï et d'autres futures initiatives », précise Marie Pierrard.

Institutionnalisée, est-ce que la Petite École existera encore ? « Peut-être que ce sera la fin. Parce que nous sommes dans une marge. Est-ce qu'on existera toujours lorsqu'on aura aboli cette marge ? On n'en sait rien », admet Marie Pierrard. Pour elle, la force de la Petite École est d'être financée par des aides publiques et privées. Une situation qui lui donne une certaine liberté. Dans ses locaux, on ne parle pas de compétences, et on n'en entendra jamais parler. Mais il y a des objectifs, et le principal, c'est d'amener les enfants vers l'autre école, la grande. ◆



Multiplions

Il n'y a pas de recette pour bien faire. Pas de formule miracle face à l'épineuse et douloureuse question de l'exil. Cependant, s'il fallait tirer des enseignements de la Petite École, on pourrait dire qu'il s'agit d'un projet né de l'enfant pour s'adapter à ses besoins. Pas l'inverse. Nous sommes à mille lieues des mille et un dispositifs de remédiation scolaire qui imposent. Ces derniers qui disent implicitement à des enfants passés par des situations qu'ils n'auraient jamais dû vivre, « Adapte-toi ou abandonne ».

Encore une fois, soutenons toutes ces initiatives nées de passion, d'urgence, de savoir-faire, de patience. Elles (ré)interrogent et notre façon d'accueillir et notre façon d'enseigner. Une Petite École, un centre comme Tchaï que l'on vous a présenté précédemment nous montrent bien que chaque enfant, issu de l'exil ou non, devrait bénéficier de pareils appuis. Éduquer tous les enfants, en garantissant leur intégration et leur épanouissement. Et si on s'en donnait les moyens ? Et si on multipliait toutes ces petites écoles qui font si bien grandir ?